

Maxime MONTHIOUX

Master 2 journalisme Sportif, promotion **Pierre BARBANCEY**

Médias d'accueil :

beIN Sports (15/03/18 - 25/05/18)

RMC Sport (11/06/18 - 30/09/18)



Ecole du Journalisme de Nice



MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

L'utilisation des statistiques dans le football

Maxime MONTHIOUX

Master 2 journalisme Sportif, promotion **Pierre BARBANCEY**

Médias d'accueil :

beIN Sports (15/03/18 - 25/05/18)

RMC Sport (11/06/18 - 30/09/18)



Ecole du Journalisme de Nice



MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

L'utilisation des statistiques dans le football

REMERCIEMENTS :

Tout d'abord, je tiens à remercier beIN Sports et RMC Sport qui m'ont accueilli respectivement deux mois et demi et trois mois et demi. J'ai énormément appris et beaucoup progressé au contact de grands journalistes. Je voulais particulièrement remercier Christelle Noel et Matthieu Sollier, chefs d'édition de la cellule tennis de beIN Sports qui m'ont donné ma chance et de suite mis à l'aise dans la rédaction. Frédéric Viard, Thibaut Le Rol, Charlotte Gabas, Maxime Gras, Lionel Button, Basile Vaseux, Pierre Classen et Marko Maricic qui ont participé au bon déroulement de mon stage « tennistique ». Dans les bureaux d'Issy-les-Moulineaux, je remercie Rodolphe Massé, Christian Rouse, Stéphane Crosnier, Maxime Honvo, Jérémy Pelletier, Jalil Bennani.

Grâce à toutes ces personnes, j'ai pu m'essayer à de très nombreux exercices, des brèves, des sujets, des tournages, du commentaire... C'est une vraie chance d'avoir pu faire tant de choses variées au sein d'une grande rédaction nationale. A aucun moment je ne me suis rendu au travail à reculons. J'ai profité de chaque jour passés dans les locaux. J'ai su m'adapter aux différentes demandes et pris des initiatives.

Merci également à Joeffrey Voltzenlogel, data journaliste chez beIN Sports ; Julien Assunção, fondateur du site cotestats ; Julien Sokol, recruteur pour l'Olympique Lyonnais ; Tristan Dingomé, joueur professionnel au Stade de Reims et aux cinquante personnes ayant répondu à mes questions. Sans eux, ce travail n'aurait pu voir le jour.

Enfin, je remercie l'Ecole du Journalisme de Nice. Sans elle, je ne serai pas là aujourd'hui, sur le point de toucher mon rêve et de faire de ma passion mon métier. Grâce aux cours dispensés, aux personnes rencontrées, j'ai pu acquérir des bases solides et être multi-supports. Aujourd'hui, j'ai déjà eu l'occasion de réaliser des piges pour beIN Sports, ou pour des médias côtoyés en stage de première année et j'espère continuer à travailler pour ces rédactions à l'avenir.

RESUME FRANÇAIS - ANGLAIS :

Mon travail traite de l'utilisation des statistiques dans le football. Aujourd'hui, elles sont omniprésentes. Dans les clubs, mais aussi dans les médias. J'ai pu m'en rendre compte au sein des deux rédactions dans lesquelles j'ai réalisé mes stages. Chez beIN Sports, diffuseur officiel de la Ligue 1 Conforama, les statistiques sont utilisées dans de nombreuses émissions ou pendant la diffusion des matches. Le second s'est déroulé au sein de RMC Sport. Diffuseur de la Premier League et des deux Coupes d'Europe, les datas sont également importantes. Les stats apparaissent dans des sujets ou dans des brèves. Mais les données peuvent aussi permettre aux rédacteurs de trouver des angles ou des idées d'articles. Pour autant elles ne doivent pas être utilisées n'importe comment. L'important est de les contextualiser, d'avoir des éléments de comparaison, de les analyser et de l'interpréter. Voilà pour le côté média. Pour le sportif, les clubs s'en servent de plus en plus, pour étudier l'adversaire, progresser tactiquement, physiquement. Mais elles interviennent aussi dans le recrutement, pour confirmer ou infirmer un avis, ou pour trouver un joueur qui remplit le cahier des charges. Un outil qui tend à devenir indispensable même s'il présente encore des limites.

My works deals with the use of statistics in football. Today, they are everywhere. In football clubs but also in the media. I realized that thanks to my two internships. At beIN Sports, official broadcaster of Ligue 1 Conforama, statistics are used in many programs, or during the diffusion of football games. The second was in RMC Sport. Broadcaster of the Premier League, the Champion's League and the Europa League, the data are also important. They appear in TV subjects. But they can also offer an angle or an idea to editors. So far, they must be used correctly. What is fundamental, is to contextualize, to analyze and to interpret. Here is for the media. For the sporty side, football clubs use it more and more, to study the adversary, to progress tactically and physically. But they also intervene in recruitment, to confirm or invalidate an opinion, or to find a player who meet the criteria. A tool which become essential even if it still have limitations.

SOMMAIRE :

Introduction.....	7
I. L'omnipotence des statistiques dans le football moderne professionnel.....	11
A) Un outil majeur du recrutement.....	11
B) La fabrication et l'apport des statistiques sur le plan tactique.....	21
II. Les statistiques, outil des médias, fantasme des fans.....	31
A) La complexité de l'utilisation des datas.....	31
B) L'importance des statistiques pour les supporters et dans les autres sports.....	41
Conclusion.....	52
Bibliographie.....	54

22 juillet 2004, Arsenal annonce l'arrivée de Mathieu Flamini. Les Gunners sortent d'une saison exceptionnelle lors de laquelle ils remportent le championnat sans perdre un match. « Les Invincibles », comme ils sont surnommés, planent sur l'Angleterre. L'équipe est même désignée meilleure formation de l'Histoire de la Premier League. De son côté, Marseille termine à une décevante septième place, à 22 points du champion de France, le rival lyonnais. Mais la saison de l'OM est plus que réussie grâce à la Coupe de l'UEFA. Les Olympiens atteignent la finale mais s'inclinent lourdement face à Valence (0-3). Au cours de cet exercice 2003-2004, un joueur émerge au milieu de terrain. Le jeune Mathieu Flamini. A 19 ans, il est lancé chez les professionnels le 20 décembre 2013 et finit par disputer 24 matches jusqu'à la fin de la saison. Suffisant pour taper dans l'oeil d'Arsène Wenger. Le manager historique du champion d'Angleterre prépare la succession de Patrick Vieira. Le coach, qui s'intéresse beaucoup aux statistiques, se penche sur celles du « minot » comme l'appellent les supporters marseillais. L'alsacien est bluffé. Les données de Flamini sont impressionnantes, le milieu est capable de courir 14 kilomètres par match. En plus de ses capacités physiques séduisantes, le joueur manie plutôt bien le ballon. L'entraîneur se rend donc plusieurs fois sur la Canebière pour superviser Flamini et affiner son opinion. Il est convaincu et rejoint donc Arsenal. Vieira partira lui une saison plus tard à la Juventus Turin. Le Marseillais reste quatre saisons à Londres et dispute plus de 150 rencontres. Surtout, il symbolise un tournant en matière de recrutement. Le futur international (3 sélections) est le premier footballeur recruté par un grand club grâce aux datas.

Dans le Larousse¹, une statistique « *est l'ensemble des données numériques concernant un phénomène quelconque et dont on tire certaines conclusions.* » Difficile de s'en passer aujourd'hui, elle est utilisée dans de nombreux domaines de la vie de tous les jours et figure également au programme de l'éducation nationale. Les politiques en sont fêrus, les marques analysent grâce à elle la consommation des clients, Médiamétrie s'en sert pour calculer les audiences. Le sport et *a fortiori* le football, discipline la plus populaire en France ne peut donc pas lui échapper. Concernant son utilisation, nous n'en sommes qu'aux prémices. Il y a énormément à faire et les données chiffrées ont un avenir radieux dans le football. Actuellement, nous sommes loin de leur utilisation outre-Atlantique où elles sont reines dans le basketball, le football américain, le baseball et bien d'autres. Le foot a ses

¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/statistique/74516>

raisons qui font qu'il n'est pas possible d'y reproduire l'analyse statistique utilisée à outrance aux Etats-Unis. Notamment la taille du terrain, le nombre de joueurs, le fait qu'il y ait moins d'occasions de marquer des buts. Mais, grâce aux progrès techniques et aux montants de plus en plus conséquents investis dans le football, elles ont désormais toute leur place. Il ne faut aujourd'hui plus rien laisser au hasard, le moindre détail peut faire la différence. Le travail, l'analyse de ces données permet de réduire la part de chance et d'incertitude. Malgré tout, le foot reste un sport et comporte donc forcément sa part d'incertitude. L'objectif de l'utilisation des stats est de la réduire au maximum.

Aaron Levenstein disait : « *Les statistiques, c'est comme le bikini. Ce qu'elles révèlent est suggestif. Ce qu'elles dissimulent est essentiel.* »² Coluche a simplifié la citation sous la forme suivante : « *Les statistiques, c'est comme le bikini : ça donne des idées mais ça cache l'essentiel.* »³ Cela signifie qu'elles interviennent pour expliquer quelque chose mais si elles ne sont pas analysées derrière, cela ne sert à rien. Une donnée doit confirmer ou infirmer un avis mais ne doit pas le diriger. Cela vaut pour ceux qui sont partie prenante du football ou ceux qui en parlent dans les médias.

C'est là toute la question : à quoi servent les statistiques dans le football et sont-elles utilisées correctement ?

Dans le monde professionnel du football, les datas sont une véritable mine d'or. Bien plus exploitées en Angleterre ou en Allemagne qu'en France, elles peuvent servir de multiples façons. « *Souvent on pense au recrutement, mais ce serait dommage de s'arrêter à cela,* lance Julien Assunção, fondateur du site cotestats.fr⁴. *Elles peuvent être un gros plus concernant la tactique ou l'entraînement.* » Pour le premier, les joueurs recrutés grâce aux données sont désormais monnaie courante. A l'instar de Mathieu Flamini évoqué auparavant. Rien de mieux qu'une analyse chiffrée pour confirmer ou infirmer une analyse visuelle établie par un scout de la cellule de recrutement. C'est également une bonne façon de mettre en avant un joueur de son propre effectif. Pour justifier la décision de le faire jouer, de ne pas le vendre, d'augmenter le prix de son transfert, d'influer dans une négociation d'un contrat ... Mais elles doivent être complétées, disséquées, analysées. Pour la seconde, c'est une bonne façon de

² <http://evene.lefigaro.fr/celebre/biographie/aaron-levenstein-5247.php>

³ <http://www.linternaute.com/citation/16316/les-statistiques--c-est-comme-le-bikini---ca-donne-des---coluche/>

⁴ <http://cotestats.fr/>

choisir un style de jeu, d'améliorer le rendement de son équipe, de définir les combinaisons sur coups de pied arrêtés. C'est aussi un bon indicateur de la forme d'un membre de l'effectif, ça peut aussi servir pour évaluer ses capacités après une blessure, pour s'adapter à l'adversaire. Les stats sont un excellent moyen d'améliorer les performances collectives mais aussi d'individualiser le travail. De nombreux clubs européens sont séduits et ils sont nombreux à s'être dotés d'une cellule d'analystes vidéos ou d'analystes de données.

Parallèlement à cette expansion dans le domaine sportif, les statistiques envahissent le domaine médiatique. Les premières sont apparues en 1984 grâce à Charles Biétry, comme beaucoup d'éléments du monde sportif télévisuel. Mais avec l'apparition des réseaux sociaux et la multiplication des émissions dédiées au football, elles sont dorénavant omniprésentes. Feuilles de stats, palette tactique, fiche technique d'un joueur, possession de balle, tout y passe, le moindre chiffre est exploité. Une stat peut comparer deux ou plusieurs performances, dégager une tendance ou même donner un angle pour un article. « *Une statistique seule ne veut rien dire*, assène Joeffrey Voltzenlogel, data journaliste pour beIN Sports. *Il faut toujours qu'elle soit contextualisée, qu'il y ait un élément de comparaison.* » Trop souvent des chiffres sont donnés à l'antenne sans être analysés ou discutés. C'est parfois une solution de facilité pour les médias ou les consultants pour étayer, développer ou infirmer un fait. Il est facile d'interpréter une donnée comme on le souhaite et de leur faire dire ce que l'on veut. Elles sont donc à manier avec précaution, en restant objectif. Car en plus d'être parfois mal utilisées, elles ont des limites. Si beaucoup de progrès ont été réalisés, il reste encore beaucoup de chemin. Notamment dans le secteur défensif. « *Dans le football, on peut analyser ce que fait un joueur quand il a le ballon, ce qui représente 1% du temps qu'il passe sur le terrain. Mais la grande question est ce que fait un joueur pendant les 89 minutes restantes qu'il passe sur le terrain, c'est presque cela le plus important.* »⁵ Les propos sont signés Carlo Ancelotti et sont rapportés par Simon Kuper, journaliste sportif au Financial Times. Aujourd'hui, il est impossible de quantifier un petit pas de côté pour bloquer un espace, une course pour contrer un centre. « *Les stats défensives sont un peu le parent pauvre de l'analyse data*, confirme Joeffrey. *Hormis les tacles, les ballons récupérés ou les interceptions, il n'y a pas grand chose.* » « *Le défenseur italien Paolo Maldini n'a quasiment jamais fait de tacles dans sa*

⁵ <https://www.telerama.fr/medias/dans-le-foot-comme-ailleurs-les-statistiques-seules-ne-suffisent-pas-simon-kuper-journaliste-sportif,120476.php>

carrière, mais son positionnement et son timing étaient exceptionnels. C'est ce qui faisait tout. Or, difficile de voir dans ses statistiques qu'il était bon », affirme son confrère britannique. Les chiffres ont aussi le pouvoir malsain de rendre les joueurs égoïstes, obnubilés par leurs statistiques personnelles avec tous les enjeux gravitant autour du football.

Les statistiques sont donc devenues ces derniers temps un élément essentiel du football moderne. Les fans ne sont pas rassasiés et sont prêts à en découvrir d'autres ou avoir accès à encore plus de contenu. Les chaînes de télévisions l'ont bien compris. Tout comme les clubs qui, même si ce n'est pas encore vraiment le cas en France, s'en servent de plus en plus.

I. L'omnipotence des statistiques dans le football moderne professionnel

A) Un outil majeur du recrutement

Si certains peuples comme les Grecs, les Romains ou les Chinois pratiquaient un jeu de ballon appelé « la Soule », il semble bien que les Anglais soient à l'origine du football. En précurseurs de ce sport, il est donc logique qu'ils le soient dans certains domaines connexes. Et l'utilisation des statistiques en est un. C'est à Charles Reep que l'on doit cette évolution majeure devenue aujourd'hui indispensable. Les dates divergent selon les sources qui content cette histoire. D'après Aurélien Delfosse auteur de l'excellent « L'Equipe Explore »⁶ consacré à ce thème, le lieutenant-colonel de la Royal Air Force britannique s'est installé en tribune pour observer le jeu dès 1930. Selon Gautier Stangret, auteur de l'ouvrage « Le football est une science (in)exacte »⁷, Reep (commandant d'escadron ici) a commencé à analyser la performance un soir de mars 1950. Peu importe finalement, à l'époque il s'agissait de quelque chose de totalement nouveau. L'objectif du militaire est alors de comprendre pourquoi une équipe ou un joueur a fait un bon ou un mauvais match. Le tout dans un but très simple : la ou le faire progresser. A l'aide de données objectives.

Les premières statistiques sont élaborées. Charles Reep recense sur un carnet avec son stylo, le nombre de tirs, de ballons touchés, de centres ... La légende voudrait qu'il compte même les foulées de certains joueurs pour établir la distance parcourue pendant la rencontre. Le Britannique analyse ensuite ces données pour en sortir des idées directrices. L'une d'entre elles est issue d'une partie entre Swindon Town et les Bristol Rovers. Pendant la seconde période, il comptabilise 147 phases offensives de l'équipe qui reçoit. Le tout pour un seul but. Reep part alors du principe qu'une équipe s'offre le double d'attaques en 90 minutes, et qu'elle marque deux fois. Le pilote s'aperçoit du faible pourcentage de ces actions qui finissent au fond des filets. Inutile de préciser qu'il est extrêmement faible.

Toujours d'après ces deux sources, notre homme écume les terrains de foot anglais pendant la deuxième moitié du 20e siècle. Il en tirera plusieurs analyses. Dans son travail, Aurélien Delfosse explique que Reep découvre qu'un but sur deux provient d'un ballon

⁶ <https://www.lequipe.fr/explore/la-data-revolution/#INTRO>

⁷ Le football est une science (in)exacte, Gautier Stangret, aux éditions Amphora

recupéré dans la surface adverse, et, que 90% des équipes perdent le ballon après une séquence de trois passes. On peut donc en déduire qu'il faut essayer de passer le plus de temps possible près du but adverse, et, qu'il faut y amener le ballon le plus rapidement possible. Gautier Stangret révèle deux autres analyses qui tendent dans le même sens : 80% des buts sont inscrits au terme d'actions composées de trois passes maximum ; 60% des buts sont inscrits à la suite des mouvements déclenchés dans les trente derniers mètres adverses. Les conclusions racontées par les deux hommes sont quasiment similaires.

Avec ses celles-ci, Charles Reep met au point une tactique très simple. Déjà fasciné par le jeu direct prôné par Herbert Chapman, un ancien manager d'Arsenal, il lance le célèbre *kick-and-rush*. Aujourd'hui, il n'est pas le style préféré des amateurs de football, mais à l'époque il a plus que fait ses preuves. L'idée est basique. Elle consiste à pratiquer un jeu direct et aérien, plutôt en contre-attaque. Reep propose alors ses services et ses idées à des clubs en difficulté en Angleterre. Certains se laissent séduire, des résultats suivent. Au final, l'équipe nationale anglaise finit même par pratiquer à certaines périodes ce style de jeu. La Norvège s'approprie cette tactique sous l'égide d'Egil Olsen. Le sélectionneur sait pertinemment que ses joueurs ne sont pas les meilleurs de la planète, il décide donc de trouver des subterfuges pour obtenir des résultats.

Précision importante, Olsen est enseignant à la faculté des sports d'Oslo. D'où sa volonté d'utiliser des données, c'est un homme de chiffre. L'ancien joueur professionnel aux 16 capes prend les rênes de sa sélection en 1990. Le projet de Charles Reep a eu le temps de faire ses preuves. Olsen va se l'approprier. Le résultat est immédiat. La Norvège, petit pays de football se qualifie pour la Coupe du Monde 1994, une première depuis 1938. Elle ne goûte que peu à la défaite et pointe à une surprenante quatrième place au classement FIFA en juillet 1995. Olsen dispose de plus d'outils que n'en avait Reep à l'époque. Il passe des heures à son bureau pour analyser les données de performance de ses joueurs en revisionnant les matches de son équipe. Parmi les entraîneurs alors en place, il détonne. Il écrit des articles sur le foot et les systèmes de jeu et est publié dans certaines revues spécialisées, chose alors impensable. Il hérite rapidement d'un surnom flatteur, « Le Professeur ». La tactique est simple : « *Une défense à plat, avec un marquage de zone. Un milieu renforcé pour être actif dans la récupération, et de la vitesse dans toutes nos actions offensives* », dit-il à l'époque, des propos relayés dans L'Equipe Explore. Chose impensable aujourd'hui, Olsen place un attaquant pivot

d'1,92 m sur le côté. L'objectif est simple : envoyer de longs ballons devant, à destination de grands joueurs généreux dans l'effort. Comme les Norvégiens ne sont pas des Brésiliens balle au pied, autant passer par les airs et utiliser leur force. Un peu rudimentaire comme réflexion, mais une réflexion qui fait ses preuves.

L'équipe d'Olsen joue toujours de la même manière, le technicien a créé une tactique basée sur les forces de ses joueurs. Et il obtient des résultats. Il n'est pas là pour faire du beau jeu, il est là pour gagner. Sans comparer le style de jeu, bien différent, un parallèle peut être fait avec l'équipe de France 2018 de Didier Deschamps. La tactique instaurée est faite pour utiliser les forces de l'équipe, notamment la vitesse de Kylian Mbappé en contre-attaque, la taille d'Olivier Giroud qui sert de point d'appui devant, la puissance de Paul Pogba, les capacités physiques de Ngolo Kanté. Le tout organisé avec un bloc bas et une projection rapide. Mais sauf exception (cf Atletico de Madrid, ou le Leicester de Claudio Ranieri), ces tactiques ne sont réellement efficaces qu'en sélection nationale, sur une courte période. Au quotidien, elle demande beaucoup d'efforts et les joueurs ne prennent pas énormément de plaisir à pratiquer ce style de jeu. Il suffit de regarder les palmarès. Les clubs qui remportent des championnats ou des Ligues des Champions sont le plus souvent ceux qui pratiquent un jeu plus commun. Du moins dans le football actuel. Egil Olsen a d'ailleurs pris les commandes du club de Wimbledon en 1999. Séduit par ses résultats les dirigeants l'intronisent à la tête de l'équipe. Il est évincé un an plus tard sans ménagement après la relégation des « Dons », alors qu'ils siégeaient en première division depuis quatorze ans.

C'est ainsi que s'est développée l'utilisation des statistiques dans le football avec ses précurseurs. Arsène Wenger, entraîneur français d'Arsenal de 1996 à 2018 a également été un grand artisan dès la fin des années 1990. Diplômé en économie et fêru de mathématiques, l'ancien coach de Monaco va grandement s'appuyer sur les données. D'une part pour sa tactique et l'utilisation de ses joueurs que pour le recrutement. Aujourd'hui, ces statistiques et leur utilisation sont devenues chose commune dans certains pays. « *En Angleterre ils les utilisent beaucoup mais pas forcément très bien*, explique Julien Assunçao, créateur du site cotestats.fr. *Arsenal a racheté une entreprise qui était très en avance sur le sujet donc c'est quelque chose qu'ils maîtrisent. Everton et Southampton par exemple s'en servent aussi mais pas de la bonne manière. En Allemagne c'est commun à chaque club, ils ont tous un minimum de savoir faire. C'est n'est pas le cas chez tous les clubs de Premier League. Il y a une réelle*

volonté mais pas forcément les personnes spécialisées car il n'y a pas spécialement de cursus pour se former. Il faut aussi que le coach soit d'accord pour les utiliser et les exploiter au maximum. Si ce n'est pas le cas, les stats ne seront pas utilisées à bon escient. Des équipes comme Manchester City ou Arsenal sont à la pointe dans ce domaine, notamment car ça intéresse énormément Arsène Wenger. »

Et Arsène Wenger justement ne tarde pas à mettre en place un système d'analyse des données. L'histoire est connue par les fans de football. Au début des années 2000, Arsenal trône les premières places mais reste dans l'ombre de l'ogre Manchester United. Vainqueurs du championnat au printemps 98, les Gunners viennent de terminer trois fois deuxièmes derrière l'équipe de Sir Alex Ferguson. Il faut changer quelque chose. Wenger décide alors de se pencher sur les chiffres. Et c'est Damien Comolli qui raconte l'anecdote pour l'Equipe Explore. Le français a croisé l'entraîneur historique d'Arsenal quelques années plus tôt à Monaco. Après avoir passé ses diplômes d'entraîneur, il le rejoint à Arsenal et est intronisé au poste de recruteur. Et le discours suivant l'a marqué : *« Un jour, je suis entré dans le bureau d'Arsène, et il m'a tendu une feuille avec plein de statistiques qu'il avait compilées. À ce moment-là, je ne les utilisais pas encore. Et il m'a demandé : "Sais-tu pourquoi nous terminons toujours deuxièmes du Championnat ?" Je lui ai dit que j'espérais bien le savoir. Et je me rappellerai toute ma vie de sa réponse : "Regarde ces chiffres, dans tous les secteurs de jeu nous sommes deuxièmes derrière Manchester. Deuxièmes en tirs, deuxièmes en passes réussies, deuxièmes en duels..." »*. Wenger vient de mettre le doigt sur un élément qui va permettre à Arsenal de retrouver les sommets.

Quelques temps après, il rencontre les dirigeants d'une jeune société française au centre d'entraînement. Comolli assiste au rendez-vous. L'entreprise lui présente un tout nouveau logiciel baptisé Amisco, capable d'analyser la performance des joueurs grâce aux statistiques. Le logiciel capture en direct les mouvements de chaque élément et calcule leurs statistiques physiques (nombre de kilomètres parcourus, vitesse des sprints, nombre de courses ...). En plus de pouvoir contrôler les performances de ses joueurs, Wenger peut désormais les comparer avec celles de footballeurs d'autres équipes. Un véritable coup d'avance pour le mercato. Car en plus de se déplacer pour observer les joueurs en vrai, il lui est maintenant possible de jeter un oeil à ses données pour aiguïser son opinion. Hasard ou pas, Arsenal décroche le titre au terme de la saison 2001-2002 et réalise deux ans plus tard la

saison des Invincibles. Premier sans perdre un match de la saison. Une performance incroyable. A l'issue de cette exercice, le coach cherche un remplaçant à Patrick Vieira, et c'est là que les statistiques viennent lui souffler le nom de Mathieu Flamini, cas déjà évoqué dans l'introduction.

C'est alors l'émergence et l'émancipation du recrutement grâce aux statistiques. Les exemples sont nombreux et connus, relayés par différents sites ou le livre de Gautier Stangret. C'est souvent les choix de Damien Comolli qui servent d'illustration. Et l'histoire de Damien Comolli est liée à celle d'un autre homme.

A l'été 2005, Comolli change d'employeur. Il reste à Londres mais occupe désormais la fonction de directeur sportif de Tottenham. Les Spurs sont ambitieux, rêvent d'intégrer le fameux Big Four, eux dont le dernier titre date de 1961. Mais depuis 1990, c'est difficile de bien figurer. Leur meilleur résultat ? Une septième place décrochée en 1995. Alors le français a pour mission de rapprocher au maximum le club des mastodontes de la Premier League. Sauf qu'il n'a ni les joueurs, ni l'image, ni le compte en banque des Arsenal, Manchester United, Liverpool ou Chelsea dont le richissime Roman Abramovitch a pris récemment les commandes. Comment faire alors pour insuffler un souffle nouveau à Tottenham ? Damien Comolli va prendre contact avec un homme qu'il a vu travailler pendant sa jeunesse. Un modeste joueur de baseball, Billy Beane. Il jouait dans l'équipe des Oakland Athletics, une franchise qu'allait supporter le français et sa famille, Comolli ayant grandi en Californie. Mais c'est après la fin de sa carrière que la vie de Billy Beane prend un nouveau tournant qui inspire le natif de Béziers. Nommé manager général de A's en 1998, Beane va faire des miracles en très peu de temps. Sa méthode est simple. Il s'inspire des notes écrites par Bill James, un ancien étudiant de l'université du Kansas. Ce dernier compilait des données de matches de baseball, publiait ses analyses mais personne ne le prenait au sérieux. Il a démontré au fur et à mesure que « *de nombreuses stratégies appliquées au baseball étaient en fait contre-productives* » comme le soulignent les auteurs Simon Kuper et Stefan Szymanski dans l'ouvrage Soccernomics.

Ainsi, Billy Beane s'entoura de plusieurs statisticiens et décida d'appliquer les théories de Bill James. En peu de temps, toute la troupe identifie des joueurs sous-côtés, qui traînent sur les bancs des différentes équipes de la ligue. Ceux dont les statistiques prises individuellement les classent parmi les meilleurs dans des domaines spécifiques. Des joueurs

finalement dont le potentiel n'est pas exploité. Et comme ils sont méconnus, ils ne coûtent pas cher. Billy Beane les recrute, monte son équipe et termine en tête de la ligue au début des années 2000, participant trois fois consécutivement aux plays-offs. Un véritable exploit pour cette franchise à ce moment-là. Cette histoire a inspiré le film *Moneyball*⁸ (*Le Stratège* en français), sorti en 2011, dans lequel Brad Pitt tient le rôle de Billy Beane. Damien Comolli est donc allé à sa rencontre pour discuter et apprendre à ses côtés de sa méthode. Le plus difficile est alors de la transposer au football.

Pour illustrer l'importance qu'ont pris les statistiques dans le recrutement, rien de mieux que d'utiliser des exemples concrets. Ceux de Damien Comolli sont connus des fans de football.

A peine de retour en Angleterre, le natif de Béziers cherche à mettre en place les mêmes méthodes que son nouvel ami. Il s'entoure alors de quatre experts et monte une cellule. Grâce à un algorithme, la fine équipe cible les carences de la formation londonienne. Le résultat est clair, le principal besoin se situe en attaque. Pour trouver la ou les perle(s) rare(s), les recruteurs de Tottenham vont miser sur un système plutôt méconnu à l'époque, les *expected goals* (sur lesquels nous reviendrons plus tard dans ce travail). Cet outil permet de mesurer la qualité d'une occasion de but. « *Si l'on est une équipe qui veut faire le jeu, ce facteur est primordial. Quand j'ai vu l'écart qui nous séparait du top 4, je savais que la meilleure façon de le combler était d'engager non seulement un attaquant finisseur mais qui puisse également nous apporter dans le jeu et augmenter notre rendement dans les trente derniers mètres. Ainsi, nous pouvions obtenir une meilleure productivité offensive dans la partie adverse* », explique Damien Comolli dans *Le football est une science (in)exacte*. Après quelques recherches, un nom se dégage : Dimitar Berbatov. A l'époque, le Bulgare marque sa vingtaine de buts par saison et délivre quasiment le même nombre de passes décisives. Deux énormes indicateurs concernant son efficacité. L'attaquant permet également au Bayer Leverkusen de se créer pléthores d'occasions par match. Les dirigeants suivent le conseil de leur recruteur et se l'offrent contre 16 millions d'euros. Pari gagnant, Berbatov empile les buts sous la tunique bleue marine. Si Tottenham ne se qualifie toujours pas pour la Ligue des Champions, il comble déjà une partie du retard avec les gros du championnat. Surtout, la

⁸ <https://www.youtube.com/watch?v=AiAHIZVgXjk>

vente du grand avant-centre contre 38 millions à Manchester United deux ans plus tard confirme l'efficacité du système.

Les décideurs convaincus, Damien Comolli a toute la liberté d'adapter sa technique à d'autres postes. En 2008, un nouveau besoin émerge au poste de gardien. Les experts sont donc chargés de sortir un nom grâce aux datas. « *Les statistiques ne sont pas les mêmes pour un gardien que pour un joueur de champ. Je suis donc parti du principe qu'un gardien, c'était la même chose qu'un batteur au base-ball. Nous savions que tous les tirs dans les coins avaient 75% de chances d'aboutir à un but. Plus on resserre vers le centre des cages, plus ce pourcentage baisse. J'ai donc demandé aux statisticiens de mesure la difficulté des frappes dans les principaux championnats européens et de calculer la performance des gardiens par rapport aux frappes jugées difficiles* », dévoile-t-il dans l'ouvrage. Pour s'assurer une continuité sportive ou une plus-value importante sur le joueur, Comolli doit rajouter une requête de ses dirigeants, un critère d'âge. Le nouveau gardien de Tottenham doit avoir moins de 23 ans. Trois noms se dégagent alors. Manuel Neuer, bien trop cher pour les finances du club. Joe Hart, qui ne compte qu'une vingtaine de matches en professionnels, insuffisant aux yeux de l'entraîneur. Et Hugo Lloris, titulaire à Nice en démontrant un sacré potentiel. Pour affiner leur choix, les analystes utilisent le *goal difference contribution* qui permet de calculer combien de points aurait rapporté un autre gardien à Tottenham. Sur cet exercice, le portier des Aiglons aurait offert 22 points supplémentaires aux Spurs selon l'algorithme. Les Londoniens font tout pour faire venir le Français outre-Manche mais il leur échappe au profit de l'Olympique Lyonnais. A sa place, c'est Heurelho Gomes, 27 ans (impossible de remplir le critère demandé), qui débarque. Mais pour s'assurer que le Brésilien fait l'affaire, Comolli a une nouvelle fois recours aux statistiques. Avec le PSV Eindhoven Gomes a joué plusieurs rencontres de Coupe d'Europe, et ses données « étaient fantastiques » selon le recruteur. Lors de son passage dans les cages des pensionnaires de feu White Hart Lane, le club se qualifie deux fois en Ligue des Champions. Pour Hugo Lloris, ce n'est que partie remise, l'international tricolore débarque en 2012. Champion du Monde 2018, il porte également le brassard de capitaine des Spurs. Preuve que les datas ne s'étaient pas trompées sur le potentiel du joueur.

Autre exemple de franche réussite, le recrutement de Luis Suarez. En 2011, après un passage à Saint-Etienne, Damien Comolli est nommé directeur sportif de Liverpool. Un retour

en Premier League dans un club mythique du championnat. A la recherche d'un attaquant, le recruteur trouve le nom de l'Uruguayen. Pour s'assurer qu'il s'agit du bon choix, il décide d'ajouter un élément supplémentaire : l'importance des buts marqués. *« J'ai accepté de le payer plus cher que prévu en regardant ses statistiques, explique Comolli dans l'Equipe Explore. C'est sa capacité à rapporter des points qui m'a convaincu. Il ne marquait pas le 3e ou 4e but de son équipe, lui, mettait des buts dans le dernier quart d'heure, marquait contre les meilleures équipes de Hollande, et scoraient autant à l'extérieur qu'à domicile. »*

Mais ce mode de fonctionnement a parfois des limites. Encore faut-il que l'entraîneur utilise ensuite les qualités du joueur, celles pour lesquelles il a été recruté. *« Pour que ça ait un intérêt, il faut que le coach soit d'accord et intéressé, confie Julien Assunção. S'il considère que ça n'a aucun intérêt, la cellule de recrutement aura beau les utiliser pour recruter, ce ne sera pas bénéfique. A Arsenal c'était le cas, Wenger adorait les stats. »* En revanche, ce n'était peut-être pas totalement le cas à Liverpool lorsque Damien Comolli proposa le nom de Jordan Henderson. Le nom du jeune milieu anglais (20 ans à l'époque des faits, début 2011) arrive par hasard sur le bureau du français. Ce dernier demande alors à ses analystes de lui trouver un attaquant capable de remplacer Fernando Torres, blessé. Les trois critères ciblés sont : les expected goals, les passes décisives et les occasions créées. Un nom détonne alors, celui du milieu de Sunderland. En termes d'occasions créées, il rivalise avec l'emblématique Steven Gerrard, star du football mondial et milieu de ... Liverpool. Sans hésiter, Comolli fonce sur Henderson et le fait venir sur les bords de la Mersey. Mais tout ne se passe pas comme prévu. La recrue n'est pas aussi efficace qu'avant son transfert. Il est d'ailleurs l'une des raisons du licenciement du directeur sportif en avril 2012. Sauf qu'à y regarder de plus près, Henderson joue milieu droit ce qui n'est pas son vrai poste. Plusieurs blessés obligent le coach à le décaler. De plus, les suiveurs ne regardent que son nombre de buts, deux, qu'il juge insuffisant. Pourtant, les statistiques physiques, également vantées lors de son recrutement, sont bonnes. Le problème de Liverpool est collectif mais le jeune anglais est un coupable tout trouvé. Et l'homme à l'origine de sa venue, encore plus. Deux ans plus tard, Henderson devient capitaine de Reds et remplace l'excellent Gerrard. Des éléments qui démontrent que Comolli ne s'était pas trompé.

Les statistiques ne servent pas qu'au recrutement externe. Il arrive qu'elles sauvent la mise aussi en interne. Là encore, une histoire désormais connue en est un parfait exemple. Et

une nouvelle fois il s'agit du club de Tottenham. La scène se déroule à l'été 2009, Harry Redknapp est le manager. Il souhaite se séparer d'un arrière gauche, jeune et apparemment prometteur. Acheté 10 millions d'euros deux ans plus tôt à Southampton, Gareth Bale ne confirme pas les espoirs placés en lui. L'entraîneur lui préfère le franco-camerounais Benoit Assou-Ekoto. Un jour, le directeur de la performance, dont Redknapp se fiche totalement, lui tend la feuille de stats du Gallois. Ses données sont supérieures à la moyenne et l'analyste pense que Bale n'est pas utilisé comme il le devrait. Pourtant certaines de ses prestations sur le plan physique sont loin d'être mauvaises. Ses datas en termes de courses à haute intensité sont incroyablement élevés. Bale est capable d'aligner et de répéter les courses à haute intensité. « Ces données-là sont très prisées des entraîneurs, assure Julien Sokol, recruteur pour l'Olympique Lyonnais. Ils savent alors qu'ils peuvent avoir une grande liberté tactique grâce à ce type d'élément. » Tristan Dingomé, joueur professionnel au Stade de Reims confirme : « Après mes matches, je regarde souvent le nombre de sprint à haute intensité que j'ai effectué, c'est un indicateur très important. »



L'image, extraite du document L'Equipe Explore, compare les statistiques de Cristiano Ronaldo et Gareth Bale lors de leurs premiers matches en Premier League. On peut voir que celles du Gallois sont supérieures partout, sauf dans le pourcentage de tacles réussis. Un argument utilisé pour convaincre Redknapp de faire un peu plus confiance au jeune joueur.

L'analyste conseille alors de replacer le joueur recruté par Damien Comolli (tiens donc) au poste d'ailier, considérant que cela correspond plus à ses qualités. Redknapp pourtant très fidèle à ses idées et qui n'est pas du genre à se laisser dicter ce qu'il doit faire, écoute. A la fin de la saison, Gareth Bale est élu meilleur joueur de Premier League. Deux ans plus tard il quitte les Spurs pour le Real Madrid contre 100 millions (un chiffre hors du commun à l'époque, le record du transfert le plus onéreux).

Si les exemples de réussite sont légions, le recrutement basé en partie sur les statistiques a encore une marge de progression. Surtout concernant les défenseurs. « *On peut comptabiliser les tirs, les passes, les courses d'un attaquant, mais c'est impossible à faire pour le marquage et le placement d'un défenseur* », explique Damien Comolli dans l'Equipe Explore. Sir Alex Ferguson en a fait l'amère expérience lors de son long passage aux commandes de Manchester United. L'affaire concerne le défenseur central Jaap Stam. La version la plus connue au sujet de la vente du Hollandais relate une embrouille avec son coach, le joueur de 30 ans est alors écarté de l'équipe. Les dirigeants mancuniens reçoivent une offre de la Lazio Rome d'un montant qu'ils ne peuvent pas se permettre de refuser. Stam est vendu. L'autre version, moins connue est racontée dans le dossier d'Aurélien Delfosse. Utilisateur récent des statistiques, Ferguson observe que celles de son défenseur sont en nette baisse dans différentes catégories telles que le physique, les duels gagnés et les tacles réussis. Rien d'anormal se dit l'entraîneur car il s'est rendu compte au fil du temps qu'un joueur dépassant les 32 ans décline physiquement mais se bonifie techniquement. Ferguson, tout exceptionnel coach qu'il est, n'a pas remarqué que les statistiques étaient moins bonnes dans ces domaines tout simplement car son défenseur défend de plus en plus debout, sans se jeter, se place mieux et se montre plus efficace au marquage. « *C'est l'erreur de ma carrière* », concède aujourd'hui à qui veut l'entendre Sir Alex au sujet de son ancien élément.

B) La fabrication et l'apport des statistiques sur le plan tactique

Avant de se pencher de manière plus précise sur les statistiques et leur utilisation dans les clubs et par les clubs, il convient de s'intéresser à leur création. Qui ne s'est jamais demandé comment sont récoltées les statistiques et par qui ?

La réponse est toute simple, ce sont des humains qui sont à l'origine de ce que chacun d'entre nous peut voir s'afficher sur son écran pendant un match. *« Toutes les statistiques sont récoltées à la main, explique Joeffrey Voltzenlogel, data journaliste pour beIN Sports. Pendant un match, trois employés d'Opta s'affairent. Un surveille chaque équipe et un superviseur chapeaute le tout. En direct pendant le match, les deux hommes notent chaque évènement, comme une passe de X à Y, un tir, un centre, un tackle, un duel gagné, un dribble tenté, un dribble réussi ... Le superviseur observe tout ça et n'hésite pas à intervenir s'il aperçoit une erreur. Tout est fait en direct. Cela permet aux journalistes d'exploiter ces données en temps réel pendant le match. Et pour minimiser encore plus la marge d'erreur, ces trois hommes réanalysent le match le lendemain et reprennent tout. Si ça doit prendre quatre heures, ça prend quatre heures. »*⁹

On peut différencier les statistiques en différentes parties. Dans un premier temps, on retrouve celles dites basiques. Ce sont celles que l'on retrouve le plus souvent au cours d'un match, d'une émission de télé ou d'un compte-rendu dans le journal ou sur le web. Possession de balle, nombre de tirs, de tirs cadrés, pourcentage de passes réussies, de duels gagnés ... Prenons le cas de la possession de balle. Elle se donne en pourcentage et permet de savoir quelle équipe a eu le plus le ballon pendant un match. Sauf que ce n'est pas parce qu'on a eu le ballon plus longtemps qu'on gagne forcément. Ce chiffre donné comme ça ne sert pas à grand chose. Encore faut-il savoir ce que l'équipe fait du ballon. *« Je les appelle les stats descriptives, explique Julien Assunção. Elles deviennent vraiment intéressantes si on les contextualise. Il faut les analyser, regarder dans quelle zone du terrain l'équipe a eu la possession. Faire tourner le ballon devant sa surface de réparation ne permet pas d'être dangereux. En revanche, réussir à avoir le ballon dans le camp adverse, là ça devient intéressant. Ça donne une vraie idée de la maîtrise d'une formation sur le match. »*

⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=Z52mmpF2wLg>

Ces statistiques sont encore beaucoup utilisées mais commencent à être désuètes par rapport à celles qui arrivent et renouvellent le genre. Pour notre expert des données, les stats les plus parlantes du football actuel sont sans aucun doute les Expected goals. *« C'est assez facile à expliquer au grand public, reprend notre interlocuteur. Ils permettent d'évaluer la qualité d'un tir, d'une occasion de but. »* *« Les Expected Goals sont avant tout une mesure de performance objective. Loin du score réel, parfois trompeur, et du "mérite", cette statistique évalue la capacité d'une équipe à se créer des occasions (et leur qualité) et sa propension à en concéder. Ainsi, elle ignore les actions atteignant des zones dangereuses sans se conclure par un tir. C'est l'une de ses limites, et l'un des champs qui restent à explorer »*¹⁰, peut-on lire sur le site des Cahiers du football dans un article que Julien a aidé à concevoir. Grâce à un algorithme dans lequel se trouvent plusieurs critères tels que le type de tir (pied droit, pied gauche, tête...), le type de passe précédant le tir (centre, passe en profondeur, passe en retrait, remise de la tête ...) ou le type de situation (attaque placée, contre-attaque, coup de pied arrêté...), il est possible de définir une probabilité de marquer. Avec cet indicateur, on sait si une équipe « surjoue », ou au contraire fait preuve d'un sacré manque d'efficacité ou de réussite. Par exemple, si une formation marque vingt buts sur les sept derniers matchs alors qu'elle aurait dû n'en marquer que dix, on peut redouter une baisse de forme. Au contraire, si elle encaisse beaucoup de buts par rapport au nombre de tirs cadrés qu'elle concède, alors soit son gardien est très mauvais, soit il n'a rien pu faire car les frappes étaient parfaites. Il faut dans ce cas prendre son mal en patience et espérer que la spirale négative s'enlise. *« C'est une bonne avancée par rapport à juste regarder quelle équipe a le plus tiré »*, glisse le fondateur de cotestat.fr. Chose qu'énormément de monde fait encore aujourd'hui.

¹⁰ <http://www.cahiersdufootball.net/article-les-expected-goals-au-coeur-de-la-revolution-statistique-5744>



(exemple d'Expected goals issus d'un article du site goal.com¹¹)

Notre spécialiste des datas voit aussi une autre évolution dans son domaine : « *Ce qui est très intéressant dernièrement, c'est tout ce qui tourne autour des passes. En fait, dans le football par rapport à d'autres sports, il n'y a que très peu de tirs. Donc en se basant juste là-*

¹¹ <http://www.goal.com/fr/news/mais-que-sont-les-expected-goals-xg-la-statistique-du-moment/h9xobvstqhc0191f4nsdvs0q0>

dessus, on prend le risque de n'utiliser qu'un petit échantillon d'un match. La tendance, c'est plutôt d'aller sur ce qui a un plus gros volume. Par exemple le nombre de passes dans le dernier tiers du terrain, ça c'est parlant. Ça permet de décrypter le style des équipes, si elles passent par les côtés, par l'axe, si elles favorisent le jeu long, le jeu court, les longues phases de possession ou un jeu plus direct... Grâce à cela, on a déjà une cartographie plus précise de comment joue une équipe, de comment elle attaque, comment elle défend, quels sont ses points forts, ses points faibles. C'est mieux que d'analyser des tirs qui sont finalement seulement la finalité d'une action. C'est ce qui va faire le score à la fin mais pour avoir une analyse globale c'est plus intéressant de revenir en arrière et de traiter ce qui se passe en amont. » Tristan Dingomé, joueur de Reims en Ligue 1 appuie ces propos : *« Les staffs étudient les équipes adverses. On connaît les joueurs clefs, on connaît les qualités individuelles des joueurs adverses et puis nous-mêmes, joueurs, on en discute entre nous. On sait comment l'adversaire marque ses buts la plupart du temps. Je me souviens d'Angers il y a deux saisons. Ils avaient de sacrés joueurs de tête dans leur équipe donc on avait beaucoup étudié la façon dont ils jouaient les coups de pied arrêtés ainsi que leurs phases offensives conclus par des centres. »*

Regarder le nombre de passes est donc un bon indicateur, encore faut-il contextualiser cette statistique. C'est le maître mot de Julien Assunção, sinon selon lui, elle ne sert à rien. *« Il faut toujours regarder si c'est une passe difficile ou facile, si elle est réalisée dans la surface adverse ou au milieu du terrain, si elle est faite vers l'avant ou vers l'arrière. Tout ça on peut le calculer maintenant. Je me souviens d'un match il y a deux ans avec Lassana Diarra qui jouait à l'Olympique de Marseille. Il avait réussi toutes ses passes ou presque et tout le monde s'était emballé, avait crié au génie. Mais à y regarder de plus près, il n'avait tenté que très peu de passes compliquées pendant le match. C'est pour ça, il faut toujours se méfier avec les statistiques. »* Après les avoir contextualisé, encore faut-il les analyser correctement. *« On peut déduire plein de choses simples grâce aux statistiques, expose Julien. On peut observer de quel côté une équipe subit le plus d'attaques par exemple. Ça peut aussi être dans l'axe. Cela donne une idée des faiblesses adverses. Cela veut peut-être dire que l'ailier de l'équipe d'en face ne se replace pas, ne fait pas les efforts, ou n'est pas bon défensivement. C'est ici qu'il faudra appuyer pendant le match. Mais en France je ne suis pas sûr que cela se remarque grâce aux stats. C'est plus de l'observation simple ».*

En Angleterre où la donnée est reine, c'est différent. Un exemple bien connu illustre à la perfection leur utilisation sur un plan tactique. Elle est retracée par l'Equipe Explore. A l'hiver 2012, Manchester City est bien placé pour décrocher un titre qui le fuit depuis 1968. Une éternité. Des investisseurs sont arrivés quelques années auparavant avec de grosses sommes d'argent et les résultats, s'ils sont meilleurs, peinent à se montrer à la hauteur de l'argent investi. La pression sur les épaules de Roberto Mancini est donc conséquente. L'anecdote est la suivante. Sans regarder les chiffres, l'entraîneur se base sur sa mémoire et ses nombreux souvenirs d'ancien joueur et d'actuel coach. Il ordonne à ses protégés de frapper les corners sortants. Il a en mémoire de nombreux buts marqués comme cela et est persuadé que c'est plus efficace que de les tirer rentrant ou de les jouer à deux. Pendant 22 matches, aucun but n'est marqué par Manchester City sur corner. Le directeur de la cellule dédiée à la performance soumet alors à l'Italien la possibilité d'étudier un nombre conséquent de ce type de coup de pied arrêté ayant fait mouche. Réticent dans un premier temps, Mancini finit par accepter. Les résultats tombent rapidement : rien de plus efficace qu'un corner frappé rentrant au premier poteau. Intelligent, l'entraîneur demande à ses joueurs de changer leurs habitudes. L'effet est immédiat et exceptionnel. Douze buts sur les seize rencontres qui suivent. Dans le derby de Manchester le 30 avril, Vincent Kompany vient couper la trajectoire d'un corner rentrant au premier poteau et marque le but du titre. Aurélien Delfosse relate alors les propos de Simon Kuper : « *Mancini se rappelait en fait des buts sur corner sortant car le ballon rebondit souvent à l'extérieur de la surface et amène souvent de très beaux buts, que l'on garde en mémoire, avance le journaliste. On oublie ceux sur corner rentrant car ce ne sont souvent que des coups de tête à bout portant, des ballons qui traînent dans la surface qu'on propulse au fond des buts. On ne les voit donc presque pas. Mais ils sont diablement efficaces.* »

De l'autre côté de la Manche les statistiques sont entrées dans les moeurs. En France c'est loin d'être le cas. Frédéric Antonetti, actuel entraîneur du FC Metz a commencé à les utiliser dès la fin des années 1990 mais il reste un cas isolé. « *En discutant du sujet avec plusieurs membres de différents staffs, j'ai pu me rendre compte que de nombreux coaches français s'en fichent et ce sont eux qui ont le dernier mot, lâche avec une pointe d'amertume Julien Assunção. Je sais qu'Eric Carrière est très intéressé par ce domaine.* » Actuel consultant pour Canal +, l'ancien joueur de l'Olympique Lyonnais a les diplômes pour

s'asseoir sur un banc mais n'a pas prévu de le faire dans l'immédiat. « *Thomas Tuchel (Paris SG) se penche beaucoup sur les données, de même que Leonardo Jardim (AS Monaco), reprend notre confrère. Est-ce un hasard s'ils entraînent deux des meilleures équipes du championnat ? Je ne pense pas. C'est difficile d'évaluer la part que ça a dans leur coaching, mais une chose est sûre selon moi, ça leur apporte un vrai plus. Ce sont deux hommes avec des cursus universitaires, sans doute que ça joue.* » « *En France, peu de clubs les utilisent mais je sais que le PSG en est friand, confirme Jeffrey Voltzenlogel. Ils ont un ou plusieurs data analyste(s) qui les exploitent. Ils font des vidéos d'avant-match, s'en servent aussi pour des débriefing. J'échange aussi régulièrement avec des joueurs et ils sont ravis à chaque fois de discuter de statistiques. Beaucoup sont très intéressés pour voir leur rendement, certains s'en servent pour progresser, pour prévenir des blessures, d'autres pour se faire mousser. Ça change complètement le foot. Grâce à ça tu peux prévenir une blessure. Si tu observes qu'un joueur court moins, est en difficulté aux entraînements ou affiche un rendement moindre en match, tu peux te dire qu'il a un souci et qu'il faut le mettre au repos. Les statistiques sont exploitables à l'infini.* » Et ce n'est pas l'ancien Troyen et nouvelle recrue du Stade de Reims qui va le contredire. « *Je suis obligé d'y prêter attention car c'est le foot et la société d'aujourd'hui qui veut ça. Ça me fait plaisir quand je marque ou que je fais des passes décisives bien sûr. Mais je suis très attentif à mes données physiques : le nombre de kilomètres que je parcoure, le nombre de sprint à haute intensité et plein d'autres. On est beaucoup plus surveillé aujourd'hui, on est équipé de GPS, les staffs sont très attentifs à ça. Du moins à Reims. Je trouve que c'est très important de faire le parallèle entre ce que l'on ressent sur le terrain, notre performance pure, et ce que donnent les chiffres ensuite.* »

Les datas servent au recrutement en Angleterre, à la tactique également. En France, si c'est moins le cas, elles sont un outil, encore balbutiant néanmoins. Pour recruter des jeunes éléments notamment. « *Lorsqu'on se penche sur un jeune qui joue dans un club amateur, c'est quasiment impossible de les utiliser, explique Julien Sokol, recruteur à l'Olympique Lyonnais. Hormis un suivi très régulier qui passe par un contact permanent avec son entraîneur. Et encore, il faut que celui-ci tienne des données personnelles comme le nombre de matches disputés, le nombre de matches que le joueur a terminé, son nombre d'entrées en jeu... Si c'est un joueur offensif on essaie d'avoir son nombre de buts, de passes décisives, son ratio buts marqués par minutes disputées... Si on observe un élément défensif, on jette un oeil*

à son nombre de cartons reçu qui peut parfois signifier un excès d'engagement, le nombre de buts encaissés même si ce n'est pas forcément de sa faute ou encore s'il marque quelques fois. C'est plus difficile de se servir des stats pour un défenseur. » Cela corrobore avec le discours tenu par Damien Comolli qui expliquait avoir du mal à trouver les bons critères pour ceux qui jouent derrière. « Si c'est un gardien que l'on suit, le nombre de clean-sheet entre en jeu, de même que s'il perd une fois 5-0 ou trois fois 3-0. Autre chose très importante que l'on regarde, ce sont les références comme son poids, sa taille évidemment. Mais on est attentif à ses statistiques sur la vitesse. Lorsque l'on peut avoir accès aux données du joueur sur le critère de la vitesse, ça nous permet de comparer avec celles de ceux qui composent notre équipe mais aussi des autres que l'on observe pour un éventuel recrutement. Ça peut être un élément décisif car un manque de vitesse chez un jeune peut être rédhibitoire. La vitesse est très compliqué à travailler. Soit un garçon est rapide, soit il ne l'est pas. On peut progresser évidemment mais très peu par rapport à d'autres domaines comme l'endurance. Pour la vitesse, on commence à la mesurer et à s'en servir à partir de l'âge de 12 ans. Mais il faut que ces données soient fiables, qu'elles aient été prises dans les mêmes conditions, à la même période et avec le même moyen pour chronométrer. C'est tout là la difficulté de l'utilisation des statistiques. Si elles sont générées de différentes manières, tout est biaisé. Et il est donc extrêmement compliqué de comparer plusieurs joueurs entre eux à cause de cela. » Voilà pour les éléments qui ont échappé aux meilleurs centres de formation ou aux instances fédérales. Pour ceux qui ont déjà été repérés, l'appui des statistiques est plus utile. « Au niveau national, on a plus d'éléments, confirme Julien Sokol. Et si jamais les stats ne sont pas accessibles car protégées, on peut filmer les rencontres et sortir à ce moment-là le nombre de ballons gagnés, le nombre de ballons perdus, les passes vers l'avant, les centres réussis... Autant de critères que l'on utilise pour recruter des pros. »

Voilà comment travaille l'OL sur le recrutement pour son académie. Les statistiques sont un outil que les recruteurs ajoutent à d'autres comme l'état d'esprit du joueur, son entourage, le nombre de clubs dans lesquels il a joué depuis le début de sa carrière, s'il a beaucoup joué ces dernières saisons, s'il a tendance à se blesser souvent ... Et parmi tous ceux-ci, les stats ne font pas figure de priorité : « Une fois qu'on a réduit notre sélection, qu'il ne nous reste que quelques joueurs sur la centaine qu'on avait ciblé, on peut alors se servir des statistiques pour affiner la recherche, peaufiner l'observation. Ça permet de s'assurer que l'on fait le bon

choix, pose le recruteur. L'exemple parfait, c'est Maxence Caqueret (jeune joueur lyonnais formé au club, en passe d'intégrer l'effectif professionnel cette saison). Pour beaucoup de joueurs, on regarde s'ils utilisent ce qu'on appelle les "passes de sécurité". Ça permet d'observer s'ils prennent des risques ou non dans leurs transmissions. Et Maxence y a très peu recours, il joue très souvent vers l'avant, c'est sa priorité lorsqu'il a le ballon. Ensuite, on est attentif aux zones de jeu, là où le joueur touche le plus de ballons, là où il le récupère... Avec les joueurs pros ou quasi pros, tu peux aller plus dans le détail pour tes rapports. »

Au cours de notre entretien, Julien Sokol a bien sûr reconnu que la France a un train de retard sur l'Angleterre. *« Ils ont de nombreux employés qui travaillent sur les statistiques. Ils sont capables de faire énormément de recherches, de les pousser au maximum. C'est une question de culture, de moyens financiers aussi »,* avoue-t-il. Au haut niveau, l'évaluation est encore plus poussée. Mais là encore, les datas ne restent qu'un outil d'appoint d'après lui : *« Chez les pros il y a tout ce qu'il faut. On peut alors tranquillement se pencher sur la vitesse du joueur, son nombre de kilomètres parcourus, l'intensité de ses sprints, la durée des efforts, combien de sprints à haute intensité il est capable d'enchaîner sur une période donnée, s'il utilise plus le jeu long, le jeu court, etc. Tout ça est très intéressant, notamment pour individualiser le travail à l'entraînement. C'est en tout cas comme ça que je le perçois, mais je ne sais pas si Bruno Genesio (le coach de l'équipe fanion) se sert de tout ça. Le connaissant, je sais qu'il établit son évaluation selon ce qu'il voit, son sentiment, son ressenti. Après, je pense qu'il complète avec les données si besoin. »* C'est pour cela que l'on voit souvent les joueurs équipés, aux entraînements ou en matches, de GPS cachés dans des gilets enfilés sous le maillot. *« Cela nous permet de connaître l'intensité avec laquelle le joueur s'entraîne, de calibrer la difficulté des séances, d'individualiser le travail notamment sur une reprise en début de saison ou après une blessure. Lorsque l'on met en place une séance difficile, basée sur la Vitesse Maximale Aérobie (VMA), ça nous offre la possibilité de voir si on a visé juste. Toutes les données entrent directement dans un logiciel et nous avons à disposition les données pour chaque joueur avec des critères établies selon les postes. A nous ensuite de les analyser et d'en tirer les conclusions qui s'imposent. »* Les statistiques pour le côté médical prennent de plus en plus de place au sein des staffs. *« A Troyes c'était seulement le préparateur physique qui étudiait les données, confie Dingomé. A Reims, il y a de plus gros moyens, ce sont les deux préparateurs qui s'y attellent. Et les stats sont encore plus poussées*

que celles que l'on avait dans l'Aube. Par exemple, un travail au niveau des appuis. Avec le GPS, on peut contrôler l'appui du pied gauche par rapport au pied droit, afin de voir s'il y a un déséquilibre, une asymétrie. C'est très poussé, toutes ces données, entrées dans des algorithmes donnent des indices sur ce qu'il faut bosser. On les a à l'entraînement mais aussi en match, ça aide à gérer la charge de travail qu'il faut effectuer. Ça permet d'individualiser le travail, ce qui est désormais essentiel aujourd'hui. Les "prépas" peuvent jauger la forme de chacun et orienter la séance du lendemain. J'échange beaucoup avec eux à Reims. Contrairement à de nombreuses autres équipes en France, ici on n'a pas de semaines types d'entraînement. C'est adapté aux besoins de chaque joueurs afin que le week-end, tout le monde soit frais et dans les meilleures dispositions. »

Pour illustrer les propos de Julien Sokol et de Tristan Dingomé sur l'utilisation des statistiques via les GPS afin d'évaluer le nombre de kilomètres parcourus notamment, il convient de se pencher sur l'équipe nationale d'Allemagne. L'évolution physique de cette équipe est rapportée dans L'Equipe Explore. « *Observer le football, c'est désormais regarder dans les data pour mieux comprendre quelles sont les exigences du foot de haut niveau* », a confié Christopher Clemens aux journalistes à l'origine de ce travail. Le directeur de performance de la Mannschaft a participé au virage opéré par nos voisins à partir de la prise de commande de Jurgen Klinsmann et poursuivi par Joachim Löw, deux ans plus tard et toujours en place aujourd'hui. Il est intéressant d'apprendre que depuis 2005, la sélection allemande travaille en collaboration avec l'Université des sciences du sport de Cologne. Les chercheurs remettent régulièrement des rapports statistiques sur les joueurs de l'équipe mais également sur les adversaires. Rien n'est laissé au hasard, la fameuse exigence allemande. « *Quand on est arrivés à la Coupe du monde, on connaissait par exemple tout de l'équipe brésilienne : le profil de chaque joueur, ce qu'ils faisaient sur les coups de pied arrêtés, comment ils jouaient quand ils étaient sous pression...* », a confié Clemens. Même si ce ne sont pas les scientifiques ou les membres du staff qui sont sur la pelouse, cela offre indéniablement un avantage aux joueurs, un véritable plus qu'ils sont libres ensuite d'utiliser ou non. Mais puisqu'on leur en donne la possibilité, pourquoi refuser ? Les joueurs l'ont bien compris, et la demi-finale de la Coupe du Monde l'a parfaitement illustrée. Clemens a d'ailleurs admis plus tard que le Brésil avait eu plus des statistiques supérieures aux Allemands sur cette rencontre, mais qu'ils avaient su se montrer bien plus efficaces. Ce qui

est vrai. Les coéquipiers du marseillais Luiz Gustavo, titulaire ce jour-là, ont plus tiré (18 contre 14), obtenu plus de corner (7 contre 5) et la possession était quasiment similaire (47% pour les Brésiliens contre 53% pour les Allemands). Ces stats plutôt classiques ne reflètent donc pas le score exceptionnel de 7 buts à 1. Et l'une des raisons de ce résultat est la préparation idéale de la Mannschaft. Car si nos voisins étaient parfaitement préparés pour affronter le pays organisateur en cet été 2014, ils savent régulièrement où ils en sont par rapport aux meilleurs joueurs du Monde. Grâce à un partenariat avec une plateforme numérique spécialisée dans les données, chaque joueur potentiellement sélectionnable est suivi comme l'a expliqué Oliver Bierhoff, le manager de l'équipe à L'Equipe Explore: « *Il est essentiel que les joueurs s'investissent. On travaille pour qu'ils aient tous leurs données personnelles, ainsi que celles des meilleurs à leur poste pour qu'ils puissent s'étalonner, comme Kroos par rapport à Xabi Alonso par exemple.* » Mais le travail du vainqueur du Mondial 2014 avec les statistiques ne s'arrête pas là. « *À la fin des années 1990, la majorité des actions d'un match se disputaient sur une bande d'environ 30-35 mètres sur le terrain, aujourd'hui, c'est plutôt 20-25 mètres. Cela veut dire qu'il y a moins de place, plus de pression, quand dans le même temps le potentiel physique des joueurs s'est homogénéisé* », assure Clemens. « *Les data montrent que la qualité technique et le mouvement finissent par recréer des espaces, car l'adversaire est submergé par une trop grande quantité d'informations à traiter (...) Or, l'une des choses frappantes concernant notre jeu, c'est le temps de contact avec le ballon : depuis 2004, il est passé de 2,6 secondes par joueur, à 1,1 seconde par joueur...* », complète Bierhoff. L'Allemagne a donc modifié son style de jeu pour s'adapter à l'évolution du football, une preuve concrète de l'influence des statistiques et de leur efficacité.

II. Les statistiques, outil des médias, fantasme des fans

A) La complexité de l'utilisation des datas

« J'ai le sentiment que l'on est en train de tuer le football. On suit le modèle de la NBA. Aujourd'hui on ne commente plus les performances collectives mais les statistiques individuelles. On remettra bientôt un trophée à celui qui a fait le plus de dribble, ou de passes. Avant, sur les plateaux télé, on parlait de mouvements, on analysait le jeu. Maintenant, les commentaires se résument à des sentences : il a marqué, il est fort. Il a loupé une occasion, il est nul. » Le 31 octobre 2017, dans une interview accordée aux Inrocks¹², Karim Benzema livre son sentiment sur ce qu'est devenu le football. Au Real Madrid ou en équipe de France lorsqu'il y jouait, l'attaquant a parfois connu des périodes de disette, ne parvenant pas à trouver le chemin des filets. Au milieu de nombreux sujets évoqués, le natif de Bron dans le Rhône expose ce ras-le-bol à propos du foot actuel. Avec les réseaux sociaux, la multiplication des émissions télé, des sites internet, tout est exacerbé. Une sorte de jugement sur la forme bien plus que sur le fond. Paradoxalement, alors qu'ils ont toujours été opposés et que les fans de l'ancien joueur de l'OL lui en veulent fortement, Olivier Giroud a subi un traitement similaire pendant la Coupe du Monde. Si certains ont relevé tout son travail pour le collectif, beaucoup lui ont reproché son absence de but. Avant le début du Mondial, le buteur de Chelsea est au coeur d'un débat. Il marque souvent quand il joue, en témoigne ses réalisations contre la Colombie en mars et l'Irlande en mai. Mais avec tous ses jeunes talents offensifs, l'équipe de France pourrait être bien plus séduisante sur le terrain. C'est ce que pense l'opinion public, et c'est une idée qui germe doucement dans l'esprit de Didier Deschamps. Le constat est le même pour Blaise Matuidi. Le milieu dont la technique est parfois raillé subit quelques critiques et souffre de la comparaison avec Corentin Tolisso. Giroud et Matuidi débute donc la Coupe du Monde sur le banc pour affronter l'Australie. Mauvaise idée. Les Tricolores peinent. Finalement le sélectionneur fait entrer les deux hommes. De suite, l'EDF met plus d'impact et finit par l'emporter dans la douleur. La compétition est lancée, Giroud ne sort plus du onze et Blaise Matuidi non plus hormis en quart de finale pour cause de suspension. Tout au long du Mondial, le numéro 9 des Bleus ne

¹² <https://www.lesinrocks.com/2017/10/31/actualite/karim-benzema-jai-envie-de-revenir-en-%C3%A9quipe-de-france-111003145/>

marque pas un seul but et ne cadre pas un seul tir. Comme Stéphane Guivarc'h en 1998 avant lui. Pourtant, il est champion du Monde, et beaucoup ont souligné son travail essentiel pour atteindre le graal, à commencer par Didier Deschamps : « *Olivier, c'est quand il n'est pas là qu'on se rend compte à quel point il est utile* », lâche le sélectionneur après le premier match. Et s'il ne trouve pas le chemin des filets, l'attaquant pèse, travaille et dérange les adversaires. Contre la Belgique en demi-finale, il récupère 4 ballons. Avant la finale, il remporte 33 duels¹³, un chiffre conséquent, preuve de son sacrifice pour le collectif. L'avant-centre est un point de fixation pour l'équipe, autour de lui gravitent les flèches Mbappé et Griezmann. En quart-de-finale face à l'Uruguay, Giroud gagne 61% de ses duels dont 70% de ceux disputés dans les airs. Ces chiffres, impressionnants, sont le double de ses adversaires directs, les défenseurs centraux Godin et Gimenez, des pointures dans ce domaine et réputés pour être parmi les tous meilleurs à leur poste. « *Olivier est là depuis un moment, c'est un joueur important, un cadre. On est très contents de sa Coupe du monde. Il ne marque pas, mais il fait beaucoup, offensivement et défensivement aussi. Pour nous, c'est super comme il est en ce moment. Il fait un gros travail de sape. Bien sûr, pour lui, il y a peut-être cette frustration du but qui lui manque, mais le plus important c'est qu'il puisse aider l'équipe à gagner* », explique Matuidi en conférence de presse deux jours avant cette rencontre face aux coéquipiers de Cavani. Ici l'idée n'est pas de défendre absolument Olivier Giroud, mais de montrer qu'il y a bien d'autres statistiques à étudier que seulement celles des buts ou des passes décisives. « *C'est toujours difficile pour un attaquant de ne pas marquer, admet Tristan Dingomé. Mais il a fait une très bonne Coupe du Monde. S'il n'a pas trouvé le chemin des filets, il a énormément d'impact sur le match et je peux vous assurer que ça fait du bien pour une équipe d'avoir un attaquant comme lui.* »

Pendant la Coupe du Monde, beaucoup de consultants ont critiqué l'ancien Montpelliérain, comme Christophe Dugarry ou Pierre Ménès. Notamment à cause de son manque d'efficacité, pointé par les faibles statistiques. « *Un attaquant est forcément jugé sur ses buts. Et il sera forcément malheureux s'il ne marque pas, assure Jeffrey Voltzenlogel. Que son équipe gagne 4-0, qu'elle remporte la coupe ou quoi, un attaquant sera toujours déçu sur le plan personnel s'il ne trouve pas le chemin des filets. Je ne connais aucun avant-centre qui se satisfera que son équipe a gagné parce qu'il s'est bien battu ou qu'il a participé au succès collectif. En*

¹³ http://www.lepoint.fr/coupe-du-monde/coupe-du-monde-2018-olivier-giroud-discret-mais-indispensable-15-07-2018-2236287_2167.php

revanche, rien ne remplace la vérité du terrain et tomber sur Olivier Giroud en pointant du doigt ses statistiques est une grave erreur. Car il faut regarder les chiffres dans les duels ou les ballons récupérés déjà. Mais ensuite et surtout car il y a forcément des limites à la stats et l'un des grands danger c'est qu'une statistique deviennent une analyse. Rien ne remplace la vérité du terrain. Ces données sont un élément en plus, utile pour étayer un point de vue. Parce que les déplacements de Giroud pour ouvrir un espace ça ne peut pas encore être quantifié alors que ça participe pleinement à créer une occasion pour son équipe. Idem pour une course défensive qui permet de bloquer un espace. C'est peu, mais si ça annihile une occasion adverse, ça peut sauver un but. Ça, il n'y a que l'oeil du coach ou d'un technicien qui va le remarquer. Beaucoup trop de gens s'arrêtent aux buts ou aux passes décisives. »

Propos similaires du côté de Philippe Doucet souvent catalogué comme le précurseur de l'utilisation des statistiques dans les médias. *« Je les ai pensées comme quelque chose d'éducatif, un jeu, et non pas comme une vérité absolue qu'on balance à la gueule et qui coupe tout débat, regrette-t-il auprès du site 20 Minutes¹⁴. J'ai hélas souvent l'impression de faire face à des gens qui savent tout, qui m'assomment avec une succession de chiffres, érigés en une vérité absolue. Les statistiques étaient un outil pour l'analyse d'un match, elles sont devenues l'analyse. Beaucoup de journalistes abusent de chiffres pour démontrer les thèses qu'ils veulent appuyer. Le chiffre est avancé comme l'argument irréfutable de ce qui n'est à l'origine qu'un point de vue. »*

Les déclarations de Karim Benzema font réagir Tristan Dingomé. Le milieu de terrain rejoint complètement le joueur du Real Madrid même s'il semble s'être fait à l'idée. *« Je partage son avis ... C'est l'exemple parfait Karim Benzema. C'est un super joueur, il apporte énormément à l'équipe par rapport à ses décalages, ses appels. Mais il jouait avec Cristiano Ronaldo qui vampirisait les ballons et les buts. Je pense qu'il faudrait plus mettre en avant l'avant-dernière passe par exemple, ce serait déjà une bonne chose. Mais tout cela est dû à la surmédiation. Lorsque tu regardes un résultat aujourd'hui sur ton téléphone par exemple. Tu as le buteur qui s'affiche et éventuellement le passeur. C'est la première chose que tu vois. Et quand tu donnes le score à quelqu'un d'autre quelle est la première question qui vient ? Qui a marqué et qui a fait la passe décisive ? C'est assez réducteur mais c'est comme ça. Pareil, les plus grandes stars sont les attaquants. Ce sont eux qui marquent le plus et au*

¹⁴ <https://www.20minutes.fr/sport/football/2257603-20180420-football-sport-chiffres-stats-elles-train-pourrir-matches>

football ce qui fait gagner, ce sont les buts. C'est comme ça, je peux le comprendre mais je ne suis pas trop fan de tout ça... » Le Rémois déplore l'importance prise par les statistiques désignées comme « simples » plus tôt dans ce travail. Mais il admet y jeter un oeil car c'est presque devenu une obligation aujourd'hui : *« Concrètement oui les stats comptent beaucoup aujourd'hui dans le sens ou dans le football moderne c'est ce qui semble être le plus important. J'ai l'impression que l'on ne jure plus que par ça maintenant. Je trouve ça réducteur mais je suis forcément obligé de m'y intéresser, j'y fais attention. Je pense que l'on se base trop là-dessus. Je peux le comprendre parce que c'est ce qui rend la chose spectaculaire mais oui pour moi on juge carrément trop par ça. Par exemple dans L'Equipe ou dans des émissions télés quand je vois ce qui est raconté par certains médias ... Je me dis qu'ils font clairement fausse route. Mais bon, c'est le jeu de la médiatisation, il faut l'accepter. »*

Pour comprendre comment certains émissions télés, qui semblent donc parfois faire fausse route selon certains, il convient de se pencher sur l'utilisation des statistiques dans ces émissions et sur une chaîne dans son ensemble. Pour cela, rien de mieux que de s'intéresser au poste de Jeffrey Voltzenlogel chez beIN Sports. Il est data journaliste pour la chaîne. Un poste qui se développe de plus en plus dans les différentes rédactions sportives. *« Mon rôle, c'est d'éditorialiser les statistiques au sein de la rédaction. Mon objectif est de rendre facile ce qui est compliqué, de rendre accessible aux téléspectateurs des tas de données pour leur expliquer un match, la saison d'un joueur. Je reçois un tas de datas, je les classe, les comprends et les redistribue. Cela revient à raconter l'histoire d'un match, d'une saison, d'un joueur à travers le prisme de la statistique éditorialisée. »* Mais Jeffrey ne transmet pas tout ce qui lui arrive. Le choix est primordial, impossible de rentrer dans les détails sinon *« les gens ne comprendraient rien. Mais on peut par exemple leur dire que tel ou tel joueur a marqué 80% des buts de son équipe, que ce gars-là est le meilleur buteur de la tête du championnat. »* L'objectif et le maître-mot, c'est de contextualiser la statistique. Le discours était déjà le même chez Julien Assunção. *« Si je te dis que X a réussi 90% de ses passes dans le match, c'est déjà impressionnant, explique le data-journaliste de beIN. Mais si d'habitude il a un taux de réussite de 95% ça signifie que cette fois c'est moins bien. Et c'est ça contextualiser. Il faut toujours avoir un élément de comparaison. Ce n'est pas parce qu'une équipe a 80% de possession de balle qu'elle fait un bon match. Il faut aussi contextualiser par*

rapport au nombre de tirs, d'occasions. Une stat toute seule ne veut strictement rien dire. » Pendant la Coupe du Monde chez BFM Sport, il a longtemps été demandé aux stagiaires certaines choses qui allaient à l'encontre. Chargés de réaliser les statistiques d'un match afin que les journalistes et consultants puissent en débattre en direct sur le plateau de BFM, il fallait inclure dans l'infographie le nombre de passes d'une équipe. Brut. Sans dire si elles ont été réussies, ratées, interceptées, longues, courtes ... Juste un chiffre. Juste pour dire qu'une équipe avait fait plus de passes que l'autre. D'accord, et une fois que ça a été dit ? Rien. L'information a bien été remontée auprès de la hiérarchie mais apparemment ce n'était pas très important. Sans doute car elle estime que le grand public n'est pas très regardant sur ces chiffres et pas suffisamment connaisseur pour relever et s'interroger sur ce sujet.

C'est là l'un des autres éléments à soulever. Dans une rédaction comme RMC Sport - BFM Sport, les données du match sont réalisées par les stagiaires, pendant la rencontre, via un site Internet qui fait sans doute de son mieux mais qui n'est pas extrêmement pointilleux¹⁵. *« Pour BFM c'est largement suffisant »*, semblent penser les rédacteurs en chefs. De plus la consigne est claire, il faut que l'infographie soit envoyée en régie aux alentours de la 90ème minute. *« Oubliez le temps additionnel ce n'est pas grave. Faites des modifications uniquement s'il y a un but. »* La donne est complètement différente dans une rédaction qui détient les droits de la compétition. Pour la Coupe du Monde, c'était le cas de beIN Sports. Comme pour l'Euro 2016, date à laquelle le concept a été lancée. La chaîne premium a proposé à ses abonnés une offre originale : le match center. Pendant que la rencontre est diffusée sur un canal de la chaîne, de la manière la plus classique qui soit, avec les commentaires et des statistiques offertes au téléspectateurs de temps à autre sans l'abreuer de chiffres, un deuxième choix s'offre au fan de football. Un deuxième canal diffuse également la partie mais en mettant à disposition des données sur le match pendant les 90 minutes. *« C'est une façon un peu différente de regarder, glisse Jeffrey. J'en avais la responsabilité pendant la compétition, il s'agit de raconter l'histoire du match à travers les chiffres toujours en ayant une vue dessus. En fait tu complètes en donnant les infos aux gens. C'est sans doute destiné au vrai fan de foot. Après peut-être qu'il ne va regarder qu'une dizaine de minutes puis repasser sur l'autre chaîne parce qu'il va être saouler. Personnellement, je pense que je l'utiliserais de cette manière : lorsque quelque chose m'intrigue je zappe pour confirmer ou infirmer mon opinion.*

¹⁵ <https://fr.whoscored.com/>

Parfois je me dis que tel joueur a l'air en forme aujourd'hui, alors je zappe et vais voir ses stats de passes ou autre, tout en ayant toujours le match sous les yeux pour ne rien rater. Peut être que certains le font pendant 5 minutes puis retournent regarder le match "normal". Après tant mieux si les gens restent plus longtemps car c'est mon travail, mais je comprends qu'au bout d'un moment ça puisse être trop. Je pense que c'est un beau programme de complément. Peut-être que dans 10 ans on verra ça de partout, ça offre au téléspectateurs la possibilité de se faire son propre avis en interprétant lui-même les données. »

Le football reste un sport et comme tous les sports il comporte une part d'incertitude. Ce ne sont pas les chiffres qui jouent sur le terrain et certaines données comme celles sur l'historique des rencontres ("Marseille ne s'est plus imposé à Lyon depuis XX années" par exemple) ne sont pas d'une grande aide et n'apportent pas grand chose si ce n'est au journaliste qui peut s'en servir en élément d'accroche ou de conclusion. Mais ce type de statistiques n'est pas très pertinent, surtout quand le chiffre remonte à plusieurs années, notamment car les effectifs ne sont plus du tout les mêmes. Pour préparer leurs rencontres, les journalistes se servent d'autres stats plus parlantes, souvent présentes dans des packs conçus par Opta (voir annexes), le mastodonte des données dans le sport. Toutes les plus grandes rédactions sont abonnées à Opta. « *Il y a tout dedans, affirme Jeffrey Voltzenlogel. Après si mes collègues ont besoin d'une info en plus je peux leur donner.* » Car le data-journaliste est un poste qui demande beaucoup de réactivité et un travail régulier. Celui-ci se décompose en trois aspects bien distincts. « *Le premier est un travail de l'ombre, de préparation. C'est une mise à jour régulière de la base de données. Je rentre des chiffres dans des fichiers, ça permet ensuite de les exploiter. Je fais ça le mercredi, en général ça me prends une journée. Je rentre les résultats de tous les championnats dont beIN Sports a les droits. Mais je ne me contente pas du score. Je fais ce que j'appelle de la "gradularité", c'est-à-dire que je découpe le but en quinze catégories différentes (date, minute, nom et prénom du buteur, son poste, son club, l'adversaire, le résultat final, le passeur décisif...). Un but pour moi ce n'est pas seulement un joueur qui met le ballon au fond des filets. Un but c'est plein d'éléments différents. Cela me permet d'avoir plein de données et d'être prêt au moindre besoin des journalistes. Par exemple si un but est marqué au bout de 45 secondes de jeu, évidemment que le présentateur va se demander à l'antenne "Tiens, est-ce que ce ne serait pas le but le plus rapide de la saison ?" Et là, je sais que c'est pour moi et j'ai déjà tout sous les yeux. Je prends mon fichier*

Excel, je trie la colonne concernée par ordre croissant ou décroissant et j'ai ma réponse. C'est un vrai travail de précision, il faut être consciencieux. La deuxième partie du job est un travail d'avant édition. Lors de la préparation de l'émission je peux proposer plusieurs statistiques au chef d'édition. Je peux lui conseiller un joueur en forme, qui a marqué cinq buts lors des cinq derniers matches, ajouter que sur ces cinq buts, le passeur décisif est le même à quatre reprises. Dans ce cas la décision sera sûrement prise de faire un sujet, une palette ou un focus sur le buteur ou sur le duo. Enfin, la troisième partie se passe pendant le match. J'ai accès au bandeau déroulant, notamment pendant le multiplex. Donc je prépare en amont des statistiques qui pourraient être intéressantes à donner au téléspectateur et si je vois qu'un évènement en rapport intervient pendant les rencontres, j'envoie à l'antenne. Par exemple lorsqu'un buteur n'avait pas marqué depuis longtemps, j'ai la date en très peu de temps. Avec ma base de données, ça va très vite. »

Date	Saison	MC	Eq. A	Eq. B	Comp.	BP	BC	Res.	Marqueur	Eq. A (pts)	Eq. B (pts)	Eq. A (buts)	Eq. B (buts)	G. Eq. A	G. Eq. B
01/07/18	2018	2	Levante	Eibar Vaz	Com.	1	2	I	Paco Lopez	100	100	100	100	1	10
01/07/18	2018	2	Valencia	Levante	Com.	2	1	W	Antonio Puerto	100	100	100	100	10	2
01/07/18	2018	2	Albacete	Huesca	Com.	2	2	D	Edurne Barba	100	100	100	100	2	2
01/07/18	2018	2	Levante	Athletic Bilbao	Com.	2	2	D	Leo Franco	100	100	100	100	7	5
01/07/18	2018	2	Esp. Barcelona	Valencia CF	Com.	2	0	W	Rubi	100	100	100	100	8	9
01/07/18	2018	2	Valencia CF	Esp. Barcelona	Com.	0	2	L	Mattinho	100	100	100	100	1	3
01/07/18	2018	2	Levante	Real Madrid	Com.	1	4	L	Fabrizio Sestini	100	100	100	100	12	4
01/07/18	2018	2	Real Madrid	Girona	Com.	4	1	W	Julen Lopetegui	100	100	100	100	1	12
01/07/18	2018	2	FC Sevilla	Villarreal	Com.	0	0	D	Pablo Macho	100	100	100	100	1	14
01/07/18	2018	2	Valencia	FC Sevilla	Com.	0	0	D	Jaime Calleja	100	100	100	100	14	1
01/07/18	2018	2	Alavés	Betis Sevilla	Com.	0	0	D	Abelardo Fernandez	100	100	100	100	13	20
01/07/18	2018	2	Betis Sevilla	Alavés	Com.	0	0	D	Abelardo Fernandez	100	100	100	100	20	13
01/07/18	2018	2	Real Madrid	Bayern Munich	Com.	1	0	W	Diego Simeone	100	100	100	100	10	10
01/07/18	2018	2	Real Madrid	Atletico Madrid	Com.	0	1	L	Miguel Angel Muñoz	100	100	100	100	14	11
01/07/18	2018	2	Valencia	FC Barcelona	Com.	0	1	L	Sergio Gonzalez	100	100	100	100	13	3
01/07/18	2018	2	FC Barcelona	Villarreal	Com.	1	0	W	Ernesto Valverde	100	100	100	100	1	13
01/07/18	2018	2	Getafe	Eibar	Com.	2	0	W	José Bordabes	100	100	100	100	17	15
01/07/18	2018	2	Eibar	Sevilla	Com.	0	2	L	José Luis Asensi	100	100	100	100	13	17
01/07/18	2018	2	Levante	Real Sociedad	Com.	2	2	D	Mauricio Pellegrino	100	100	100	100	14	4
01/07/18	2018	2	Real Sociedad	Levante	Com.	2	2	D	Pablo Guzmán	100	100	100	100	4	16
01/07/18	2018	2	Albacete	Levante	Com.	2	1	W	Edurne Barba	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Levante	Athletic Bilbao	Com.	1	2	L	Mauricio Pellegrino	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Valencia CF	Athletic Bilbao	Com.	1	1	D	Mattinho	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Atletico Madrid	Valencia CF	Com.	1	1	D	Diego Simeone	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Real Madrid	Getafe	Com.	2	0	W	José Bordabes	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Getafe	Real Madrid	Com.	0	2	L	José Bordabes	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Bayern Munich	FC Sevilla	Com.	1	4	L	Miguel Angel Muñoz	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	FC Sevilla	Bayern Munich	Com.	4	1	W	Roberto Soriano	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Eibar	Huesca	Com.	1	2	L	José Luis Asensi	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Huesca	Eibar	Com.	2	1	W	Leo Franco	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	FC Barcelona	Alavés	Com.	3	0	W	Ernesto Valverde	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Alavés	FC Barcelona	Com.	0	3	L	Abelardo Fernandez	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Villarreal	Real Sociedad	Com.	1	2	L	Jaime Calleja	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Real Sociedad	Villarreal	Com.	2	1	W	Jaime Calleja	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Valencia	FC Barcelona	Com.	1	1	D	Antonio Puerto	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Esp. Barcelona	Eibar Vaz	Com.	1	1	D	Rubi	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Real Madrid	Levante	Com.	0	1	L	Ignacio Sánchez	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Levante	Betis Sevilla	Com.	3	0	W	Pau López	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Girona	Villarreal	Com.	0	0	D	Fabrizio Sestini	100	100	100	100	-	-
01/07/18	2018	1	Villarreal	Girona	Com.	0	0	D	Sergio Gonzalez	100	100	100	100	-	-

(exemple d'un des fichiers Excel de Joefrey Voltzenlogel)

La société Opta Sports telle qu'on la connaît aujourd'hui a été créée en 1996. Un bureau existe à Paris depuis 2010 et couvre une trentaine de sports. Un véritable mastodonte qui travaille avec un nombre de clients important dont l'UEFA. Le fournisseur officiel de données de la plupart des grands championnats oeuvre pour des médias tels beIN Sports, Canal+, L'Equipe et beaucoup d'autres ainsi que pour des clubs. *« En fait il y a 3 principaux axes de travail chez Opta, expose Jeffrey Voltzenlogel. Le premier concerne les paris sportifs. C'est en pleine expansion et c'est un marché gigantesque. Opta offre la possibilité aux différents sites comme Winamax, Betcliv, Parions Sport entre autres, d'amadouer les parieurs. Chacun est ensuite libre de proposer des stats à ses clients pour les inciter à jouer avec des accroches comme par exemple : "Nabil Fekir est en forme, il a marqué deux buts lors des deux derniers matches, alors jamais deux sans trois ? La cote de Nabil Fekir buteur est à 2,25" ».*

Le deuxième s'adresse aux médias. Toutes les chaînes télés, des médias écrits, des sites internet, les réseaux sociaux. Opta, via un abonnement, leur ouvre sa base de données ». Canal+ est le premier à s'intéresser aux statistiques à la télé via Charles Biétry. Le directeur du service des sports décide dès les premières diffusions de rencontres à partir de 1984 d'introduire pendant les retransmissions des matches ou dans ses émissions, un concept qui se fait beaucoup dans le sport américain. *« Pour convaincre les téléspectateurs de s'abonner, il nous fallait proposer des choses nouvelles, à la fois dans la manière de filmer et de commenter le football, ce qui se passait par exemple dans le vestiaire avant ou après le match, détaille-t-il à Guillaume Stranget. Les statistiques faisaient partie des éléments que je voulais rajouter aux retransmissions, car dans une rencontre, il y a beaucoup de temps morts. J'étais surtout convaincu que les stats seraient un moyen d'apporter une vraie plus-value, car en jouant au football, j'ai toujours pensé qu'il serait intéressant de connaître, pour tout joueur, la possession du ballon, son nombre de kilomètres parcourus, son nombre de tirs. Dans le vestiaire, on pouvait se dire : "tu n'as pas donné un seul ballon, tu n'as fait que tirer". Les stats pouvaient prouver que ce constat était fondé, ou au contraire totalement faux. Cela servait à redonner de la vérité au jeu. »* Au milieu des années 90, les statistiques individuelles commencent à apparaître. Au fil des années, Canal développe et peaufine son utilisation des statistiques jusqu'à en arriver à ce que l'on voit aujourd'hui. Entre septembre 2014 et mai 2016, la chaîne cryptée diffuse même sur son offre sportive, une émission dédiée

aux données tous les lundi soir : la “Data Room”. Le show traite exclusivement de tactique et de statistiques et regroupe tout ce que Canal fait de mieux dans ce domaine : chiffres précis à analyser, buts et actions découpés, palette, stats personnelles ... Toutes les données sont fournies par Opta.

Le quotidien L’Equipe a longtemps été réticent à l’idée d’utiliser les datas. Mais le journal s’y est mis progressivement à partir du milieu des années 2000, l’émergence des données ainsi que des services web puis un peu plus tard des réseaux sociaux, a fait qu’il ne pouvait plus les laisser de côté. « *Au début de l’utilisation des statistiques, nous prenions cet outil comme une solution d’appoint, souffle Emmanuel Bojan, rédacteur en chef adjoint de la rédaction football, dans *Le Football est une science (in)exacte. Maintenant, nous nous sommes rendu compte que ces données peuvent être à la base d’une idée journalistique, car elles peuvent refléter une tendance ou un constat difficile à démentir.* » Depuis 2010 et un accord avec ... Opta, trônent dans les éditions de L’Equipe de plus en plus de chiffres. Chaque vendredi depuis le passage sous format tabloïd le 18 septembre 2015, une page ou parfois une double-page avec uniquement des statistiques apparaissent chaque vendredi. Elles servent à faire un focus sur un joueur ou sur une journée de championnat en particulier.*



(page du journal L’Equipe du vendredi 31 août 2018)

D'autres chiffres peuvent figurer à côté d'un article pour apporter une petite information en plus. « *Cela vient d'une volonté de modifier, mais aussi de diversifier le traitement de l'information*, argue dans le même ouvrage Claire Gaillard, journaliste et éditrice. *Nous savons que le lecteur ne lira certainement pas tout le journal. Il va picorer à droite, à gauche. Donc les chiffres mis en valeur graphiquement ou les infographies sont une nouvelle porte de lecture pour lui.* » Et la data peut servir de point de départ d'un article, offrir un angle que le rédacteur va ensuite dérouler telle une pelote de laine. « *On peut constater un phénomène à travers un chiffre, puis en faire un papier*, poursuit celle qui est désormais responsable presse et communication du Comité d'Organisation Local des Coupes du Monde Féminines U-20 2018 et 2019. *Par exemple, si l'on s'aperçoit qu'un joueur marque 75% de ses buts dans les quinze dernières minutes, on va chercher ce qui se passe derrière, si cela est lié à un phénomène, s'il s'agit d'un facteur mental ... Le chiffre sera le prétexte de ce cheminement et forcément placé en bonne position, soit dans le chapô, soit dans l'accroche. A l'inverse, les stats peuvent aussi s'insérer en complément d'un papier. Si l'on rédige un article sur un jeune attaquant qui se distingue par un nombre de buts relativement élevé, on pourra sortir derrière, un top 5 des attaquants les plus prolifiques de son âge.* » On retrouve une nouvelle fois ici la fameuse contextualisation essentielle de la statistique.

Pour revenir sur les axes de travail d'Opta déclinés par Joeffrey Voltzenlogel, le dernier est le sportif. Il concerne les clubs. C'est ce que l'on a évoqué dans la partie précédente de ce travail. « *En France il n'y en a pas beaucoup, seulement quelques clubs*, confirme le data-journaliste. *Le PSG y a très souvent recours* ».

B) L'importance des statistiques pour les supporters et dans les autres sports

Devenues éléments incontournables du sport aujourd'hui, les statistiques trouvent un écho important auprès des supporters. Ils en consomment énormément à la télévision, sur Internet ou dans les journaux comme vu précédemment. Le problème est que le fan de foot se sert souvent de la statistique sans l'analyser. Dans une discussion ou sur les réseaux sociaux, les chiffres sont avancés sans expertise, c'est le danger. L'autre danger, c'est celui créé par les jeux vidéo. Les Fifa, PES et autres Football Manager pullulent de statistiques en tout genre sur les joueurs. Et de nombreux fans, souvent les plus jeunes, ont désormais tendance à se baser dessus pour parler de certains éléments ou pour analyser un match. Dans l'alter Foot sur RMC, Daniel Riolo, Ali Benarbia et Gilbert Brisbois ont abordé ce problème¹⁶. *« J'ai quand même vu des mecs avoir des notes fantastiques et mettre des buts sur ces jeux alors que dans la vraie vie ... (ils n'en seraient pas capables, ndlr), explique Riolo. Par exemple Lucas Moura avait des notes magnifiques, il y a beaucoup d'attaquants qui sont surcôtés et qui explose les compteurs sur console et ça déforme la vision du foot. Les jeunes disent que ce n'est pas vrai mais ils ne s'en rendent pas compte parce qu'ils sont conditionnés par ça depuis des années »*. Et Ali Benarbia de compléter : *« Mais le pire ce n'est pas ça, c'est que mon fils, la première chose qu'il me dit c'est "Oh la vitesse où il va !", il ne me parle pas de football. »*

Si Football Manager sert à quelques clubs pour élargir leur base de données et se renseigner sur certains joueurs (Hoffenheim en Allemagne, ou Everton en Angleterre par exemple), il est aussi un problème auprès des jeunes générations. Comme dans Fifa ou PES, le joueur est chargé de s'occuper d'une équipe et notamment des transferts, et le problème part de là. Le fan de foot pense alors que ça fonctionne pareil dans la vraie vie, qu'il suffit d'acheter un jeune pas cher, de le faire jouer pour qu'il progresse et le revendre ensuite plus cher afin de faire une plus-value. Avec cet argent, il est ensuite possible d'acheter des stars. On entend beaucoup de suiveurs assidus dire que leur club a vendu pour 80 millions et qu'il a donc 80 millions à dépenser sur un autre joueur. Sauf que ça ne fonctionne pas comme ça dans la vraie vie, qu'on ne donne pas une note à un élément de son effectif. Beaucoup d'utilisateurs de ces jeux se basent également sur les jeunes pépites en devenir. Ils se basent

¹⁶ <https://rmcsport.bfmtv.com/mediaplayer/video/riolo-les-jeux-video-deforment-la-vision-du-football-927727.html>

sur les statistiques et donc sur le potentiel du joueur. Et si FM ne vise pas toujours juste, il permet quand même de repérer certains futurs grands footballeurs. L'anecdote savoureuse est connue de nombreux fans du jeu de gestion. Au début des années 2000, le jeune fils d'Alex McLeigh, alors entraîneur des Glasgow Rangers parle à son père d'un jeune garçon qui sort vraiment du lot sur Football Manager. A tout juste 15 ans, le petit prodige s'illustre et devient au bout de quelques années le meilleur joueur du jeu. A ce moment-là, il vient d'intégrer l'équipe réserve et ne coûte pas très cher. Le fils du coach conseille alors à son papa de le recruter avec le club écossais. *« McLeigh lui avait répondu que ça ne l'intéressait pas, qu'il n'en avait jamais entendu parler, et qu'il avait à sa disposition des dizaines de scouts, des professionnels payés pour lui recommander des joueurs »*, a raconté Steven Davidson, responsable de la base de données du jeu à Guillaume Stranget. Ce garçon d'une quinzaine d'années n'est autre que Lionel Messi, aujourd'hui quintuple Ballon d'Or et pour beaucoup le meilleur joueur de l'Histoire. La petite histoire fait doucement rire et permet notamment aux supporters du Celtic, l'autre club de la ville de se moquer. Mais encore une fois la réalité est faussée. Jamais les dirigeants du FC Barcelone, bien conscient de la petite pépite qu'ils tenaient dans leur effectif n'auraient laissé partir Messi.

Les transferts justement. Les statistiques jouent aussi un rôle important dans ce domaine. Dans le football d'aujourd'hui, il est évident que le nombre de buts et de passes décisives entrent en compte, surtout pour les milieux et les attaquants. Mais les stats plus poussées sont aussi des arguments que font valoir les clubs mais aussi les agents. *« Ce sont de bons atouts évidemment, acquiesce un agent qui préfère garder son anonymat lorsqu'on le questionne sur le sujet. Avant c'était très peu le cas mais désormais les clubs ont un cahier des charges bien précis quand ils ciblent un joueur. Ils veulent un mec qui parcourt tant de kilomètres par match, qui réussit tant de passes, qui marque un minimum de buts par saisons etc. Bien sûr il est quasiment impossible qu'un joueur remplisse parfaitement tous les critères établis à moins d'être l'un des meilleurs au monde. Mais si l'acheteur sait se montrer objectif et raisonnable, le but est de trouver quelqu'un qui se rapproche au maximum des critères souhaités. Et plus il s'en approche, plus le prix va grimper »*. *« Du point de vue des clubs, je pense que les statistiques entrent clairement en ligne de compte, c'est même sûr*, lâche Tristan Dingomé. *Mais ça ne fait pas tout. Par exemple Adama Niane lors de notre montée avec Troyes plante 22 buts en Ligue 2. Un chiffre important quand même. Mais là je vois qu'il*

galère encore avec Troyes donc je pense que ça joue mais ils ne regardent pas que les buts marqués, d'autres critères entrent en jeu. » Il en va de même pour les contrats. Les statistiques peuvent faire basculer la partie dans un sens ou dans l'autre. De nombreuses primes sont désormais débloquées lorsque des objectifs chiffrés sont atteints. Nombre de matches disputés, de buts marqués, de sélections internationales obtenues ... Les clauses peuvent être multiples. C'est aussi un véritable atout dans les négociations pour une prolongation de contrat. Pour les deux parties. *« La statistique principale à ce moment-là, c'est évidemment le nombre de matches disputés par le joueur pendant la saison, reprend le représentant. S'il nous est favorable, on va bien sûr l'utiliser, si c'est à l'avantage du club, on ne va pas la mettre en avant et si la partie adverse la sort, on va mettre ça sur le compte de l'entraîneur. Dans ce cas, avoir d'autres chiffres sous la main, qui mettent en lumière notre joueur est essentiel. L'objectif est de montrer son importance et les données peuvent être très utiles pour ça au même titre que d'autres éléments comme son rôle dans la bonne ambiance du groupe, sa cote de popularité auprès des supporters, son expérience si c'est un joueur âgé, sa fougue si c'est un jeune ... Et il est évident que les médias, en s'intéressant aux données d'un joueur influent beaucoup auprès du public sur celui-ci. C'est pour ça que le rôle des journalistes à ce niveau-là est important et que parfois on peut ne pas être très content d'un chiffre mis en avant s'il ne montre pas le joueur sous son bon côté. C'est la part que je n'aime pas concernant les statistiques c'est qu'on peut leur faire dire beaucoup de choses. »* Si les chiffres peuvent être un atout pour l'entraîneur afin de justifier une décision, elles peuvent aussi se retourner contre lui lorsque le joueur ou son agent les utilisent. *« Si mon joueur, qui étaient sur le banc lors des trois derniers matches a marqué deux buts en entrant en jeu, bien évidemment que je vais aller voir l'entraîneur ou le directeur sportif pour leur mettre un peu la pression. Encore plus si auparavant le coach a déclaré qu'il le mettait sur le banc à cause de sa méforme ou de ses problèmes d'efficacité. »* Julien Assunção abonde dans le même sens : *« Le problème se pose si l'entraîneur se base sur certaines statistiques. S'il lâche "C'est bien tu as marqué plus de buts que ton coéquipier tu es meilleur", c'est une grossière erreur. De même s'il le pense au plus profond de lui-même pour justifier ses décisions. Il doit utiliser les bonnes données, c'est-à-dire se pencher sur celles plus complexes. Par exemple qu'il regarde dans chaque situation s'il fallait mieux frapper ou faire la passe. S'il se rend*

compte que le joueur tire la plupart du temps alors qu'il aurait pu décaler un partenaire, c'est problématique. »

C'est là l'un des autres dangers des statistiques, le fait qu'elles puissent être clivantes et rendre le joueur égoïste.

Les chiffres sont devenus un enjeu majeur du football moderne. C'est souvent le premier argument utilisé pour présenter un joueur. Mais il ne dévoile pas tout. Dans l'émission Tant qu'il y aura des Gones¹⁷, diffusée sur TLM et organisée par Razik Brikh, rédacteur en chef du site olympiqueetlyonnais.com¹⁸, les consultants et invités débattent en novembre 2017 autour de la phrase de Karim Benzema évoquée plus haut. Lorsqu'ils en viennent à parler du cas de Memphis Depay, tout le monde tombe d'accord pour dire que ses données sont très bonnes, mais qu'elles ne font pas tout. *« Memphis a de très bonnes stats, et pourtant en termes de performances collectives et individuelles il y a des choses à redire parce que ça manque de mouvements, c'est trop individualiste »*, note Nicolas Puydebois, l'ancien gardien de l'Olympique Lyonnais. C'est ici tout le problème des statistiques. Beaucoup s'arrêtent à cela comme on a pu le voir plus haut, et ça peut poser problème dans un vestiaire. On l'a dit, les joueurs adorent parler stats et leur égo apprécie particulièrement d'être flatté. Et pour cela, il faut marquer à tout prix, se montrer décisif. Le contre exemple serait peut-être N'Golo Kanté qui a réussi à se rendre indispensable et apprécié de tous sans avoir des statistiques simples (car celles plus poussées sont exceptionnelles). Mais l'exception confirme la règle comme on dit. La règle, c'est qu'il faut marquer et se montrer. C'est pour cela que l'on assiste parfois à des discussions tendues au moment de s'avancer pour tirer des penalties ou des coup francs, qu'un joueur face au gardien préfère tirer plutôt que de passer la balle à son coéquipier seul face au but. *« Oui ça existe, confirme notre agent. Les footballeurs ont de gros égos, ils savent très bien que les médias et les supporters mettront en avant et qu'on retiendra deux semaines plus tard celui qui marqué seul devant le but vide, plutôt que celui qui a créé le décalage quelques instants plus tôt grâce à un dribble ou une passe qui a déséquilibré tout le bloc adverse. A la fin de la saison, on compare souvent deux attaquants par rapport au nombre de buts et on se dit rarement 'Tient sur ses 22 buts il a quand même marqué 7 penalties alors que l'autre n'en a mis que 20 mais il tirait jamais les coups de pied*

¹⁷ <https://www.youtube.com/watch?v=wkWux0XSUYU>

¹⁸ <http://www.olympique-et-lyonnais.com/>

arrêtés”. *Un joueur qui se tire la couverture pour ses stats, qui ne participe pas aux efforts collectifs peut vite se mettre une partie du vestiaire à dos.* » Une idée confirmée par le champion du Monde 1998 Bixente Lizarazu auprès des journalistes de L'Equipe Explore : *« Avec la multiplication des données chiffrées, les joueurs peuvent vite être obnubilés par leur propre performance. Et peut-être iront-ils moins prendre le risque d'aider leur partenaire en difficulté s'ils se savent jugés sur leurs statistiques. » « Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête d'un joueur pendant le match, sans doute que ça peut avoir un petit impact au moment de la décision, mais dans le feu de l'action, je ne pense pas qu'ils y pensent réellement »,* tempère Julien Assunção. En pleine action, c'est possible, avant un coup de pied arrêté, on peut penser que les stats individuelles entrent en jeu, surtout si l'entraîneur n'a pas désigné de tireur. Bixente Lizarazu rappelle enfin que le football reste un sport avec sa part d'incertitudes et que parfois il ne faut pas trop penser aux chiffres : *« Il ne faut pas perdre la notion du jeu, trop de statistiques peuvent mettre la tête du joueur comme une pastèque. Il faut que subsiste toujours cette notion d'amusement. »*

Et justement, trop de statistiques peuvent tuer les statistiques. L'histoire est racontée par Simon Kuper et relayée par L'Equipe Explore. Elle se déroule lors de la finale de la Ligue des Champions 2008 opposant Manchester United à Chelsea et concerne un joueur français, Nicolas Anelka. *« Un jour, un économiste basque, Ignacio Palacios Huerta, a commencé à prendre des notes sur la façon dont étaient tirés les penalties. Il a ensuite publié un article, intitulé « Professionals Play Minimax » (2003), avec les résultats de ses recherches. Or un de ses amis professeur était un proche d'Avram Grant, alors entraîneur de Chelsea. Quand les Blues se qualifièrent pour la finale de la Ligue des champions en 2008, ce professeur s'est dit que les recherches d'Ignacio Palacios-Huert pourraient intéresser Grant »,* témoigne Kuper. L'entraîneur acquiesce et l'économiste se penche alors sur les tireurs des Red Devils et sur l'attitude de leur gardien Edwin Van Der Sar. Voici les résultats de son analyse :

- Van der Sar a tendance à plonger du « côté naturel » du tireur plus souvent que la majorité des gardiens. Cela signifie qu'il plonge habituellement sur sa droite face à un droitier et sur sa gauche face à un gaucher.
- La grande majorité des penalties arrêtés par Van der Sar ont été tirés à mi-hauteur, donc les penalties tirés contre lui doivent être à ras du sol, ou sous la barre.
- Cristiano Ronaldo, alors joueur de Manchester United, s'arrête souvent dans sa course vers le ballon. S'il s'arrête, il est vraisemblable qu'il tire à droite du gardien (85 % des

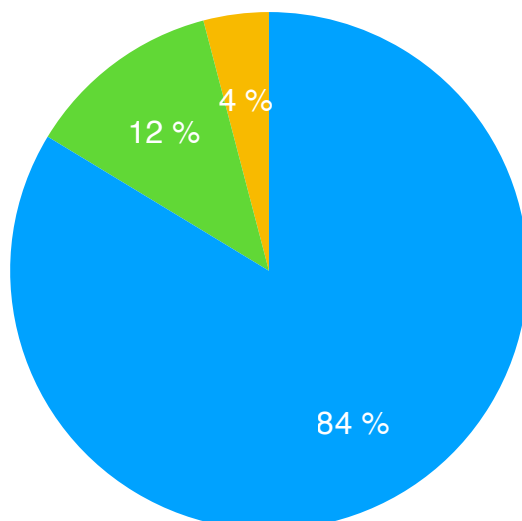
cas). L'économiste ajoute que le gardien ne doit pas se déplacer trop tôt pour ne lui donner aucune indication, car il est fréquent qu'il stoppe sa course d'élan.

- L'équipe qui gagne le tirage au sort avant la séance de tirs au but doit toujours choisir de tirer la première. Cela permet d'être victorieux 60 % du temps, probablement à cause d'une forte pression sur la seconde équipe, qui court après le score.

Les deux équipes se retrouvent à égalité à l'issue du temps réglementaire et de la prolongation. Place à la séance des tirs au but lors de laquelle les Blues utilisent les consignes fournies. Tout se déroule à la perfection et Chelsea obtient une première balle de match que John Terry envoie sur le poteau après avoir glissé juste avant la frappe. S'en suit la mort subite. Manchester United tire en premier et met donc la pression à Chelsea. Arrive le tour d'Anelka qui doit marquer pour permettre à son équipe de rester dans le match. Mais Van Der Sar a compris que ses adversaires savent. Le gardien n'est pas bête et s'est rendu compte que les tireurs ont étudié son attitude auparavant. Il pointe même du doigt le côté gauche à l'avant-centre pour lui montrer qu'il a compris. L'attaquant tricolore est donc confronté à un cruel dilemme. Et il n'est jamais très bon de gamberger avant un tir au but. Anelka décide donc d'ignorer les consignes et frappe à droite du gardien, à mi-hauteur. Van Der Sar stoppe la tentative et réussit son coup. Manchester United remporte la Ligue des Champions.

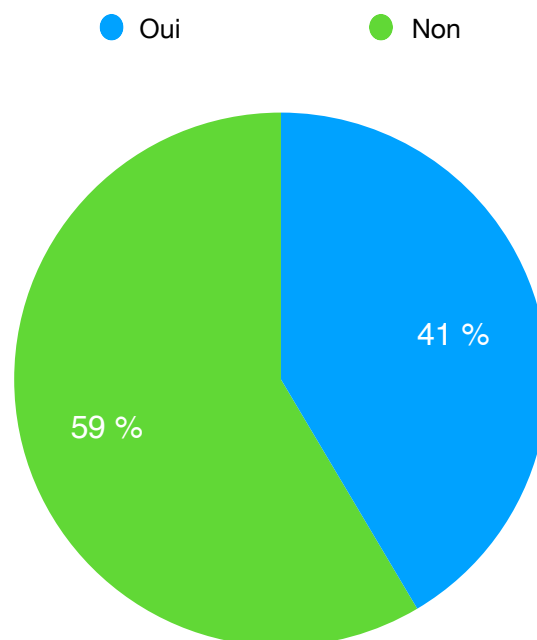
« Je me souviens de ce match et de cette séance de tirs au but, mais je n'avais aucune idée de cette histoire avec les statistiques », raconte Victor. Ce fan de foot fait partie du panel sélectionné pour répondre à un sondage concernant l'utilisation des statistiques dans le football. Parmi les 50 personnes interrogées, toutes consommatrices de football à la télévision ou dans les stades à raison d'au moins un match par semaine, 41 trouvent que les statistiques apportent quelque chose en plus au divertissement proposé. 6 pensent que c'est bien mais qu'ils pourraient s'en passer sans problème, et 2 sont contre.

● Pour ● Sans avis particulier ● Contre



« Personnellement ça ne m'intéresse pas, lance Paul très clairement. Je m'en fiche, ce ne sont que des chiffres et les chiffres ne jouent pas sur le terrain. En quoi le fait de savoir que Rennes n'a pas perdu contre Saint-Etienne depuis 8 ans va influencer sur le résultat ? Ce n'est pas parce qu'une équipe a 80% de possession de balle qu'elle gagne ou parce que son milieu de terrain a réussi 64% de ses passes. En plus je trouve que souvent elles sont balancées à l'antenne par les commentateurs comme ça sans analyse derrière. Je regarde le match pour voir du foot pas pour qu'on m'abreuve de données. » William a un avis plus modéré : « J'aime bien mais je pourrais m'en passer sans problème. Parfois on sort le nombre de kilomètres parcourus mais bon un joueur peut très bien courir dans le vide donc cette stat peut être biaisée. » « Moi j'aime beaucoup, reprend Victor. Ça apporte quelque chose en plus, ça permet d'analyser le match depuis son canapé, ça peut confirmer une impression que j'ai sur la rencontre ou sur un joueur en particulier. »

Pour avoir un avis un peu plus poussé sur la question, le panel a été restreint uniquement avec les personnes s'étant déclarés en faveur des statistiques pendant un match. Leur a été posé la question suivante : êtes-vous satisfait de l'utilisation actuelle des datas pendant un match ? Un 'oui' revient à dire qu'il y en a suffisamment, un 'non' signifie qu'ils sont prêt à en avoir des plus poussées. Sur les 41 cobayes, 17 ont estimé que c'était suffisant comme cela et 24 sont prêts à avoir accès à plus de contenu ou à un contenu différent.



« J'aimerais bien avoir plus que les stats de possession ou de tirs cadrés, affirme Mathieu. Je m'intéresse beaucoup aux Expected Goals, je trouve que c'est une statistique intéressante. Le nombre d'avant dernière passe avant une occasion m'intéresserait aussi. Souvent ce sont les milieux qui en sont les auteurs et c'est un poste qui n'est pas assez mis en avant. Ce que

faisait Xavi à l'époque avec le FC Barcelone c'était fantastique. Je pense qu'on réduit aussi trop un joueur comme Busquets à un rôle uniquement défensif alors qu'il est à la conception de beaucoup d'actions. »

Les fans de foot interrogés seraient donc, dans une courte majorité, pour avoir plus de statistiques. On serait encore malgré tout loin du basket américain. En NBA, la stats est reine. « *Il y a un nombre de données et de data incroyable, confie Jimmy qui ne rate que très peu des rencontres pourtant disputées la nuit. On mesure la performance d'un joueur presque uniquement à ses stats : points marqués, "assist", rebonds, contres, interceptions, pourcentage au shoot. Pour suivre le foot aussi, c'est bien plus impressionnant en NBA. En plus vu que c'est un sport américain, ils sont très intéressés par les datas jusqu'à dans les staffs. C'est un véritable outil pour étudier les systèmes adverses, les zones de shoot préférentiels afin de mettre les joueurs dans les meilleurs positions. »* Dans la fameuse ligue américaine, toutes les franchises sont dotées d'un analyste des données chargé de collecter des statistiques, étudier les adversaires. En 2007, l'Université de Butler en engage un, fait inédit pour une équipe universitaire. A l'époque c'est Brad Stevens, le coach actuel des Boston Celtics, très pointu sur la question qui l'engage. « *Je n'ai jamais joué pour un coach qui était autant dans l'anticipation de chaque situation. S'il ne s'emporte pas, c'est qu'il est préparé à tout ce qui peut survenir. Tactiquement, psychologiquement, il aura une réponse. On savait exactement qui étaient nos adversaires, leurs tendances de jeu et comment les contrer. Au niveau de l'utilisation de la vidéo, des statistiques, je pense qu'on était mis dans des conditions privilégiées. »* Ces propos de l'ancien strasbourgeois Matt Howard, désormais à Tel Aviv et joueur de Stevens à Butler montrent à quel point le coach est méticuleux, notamment grâce aux datas¹⁹. Beaucoup le surnomment "l'intellectuel" car Stevens arrive encore à détonner dans un milieu qui ne jurent déjà que par les stats. Et il en va de même pour les autres sports US tels que le hockey sur glace, le baseball, le football américain ...

La pratique arrive aussi au tennis. Récemment c'est Novak Djokovic qui s'y est mis. En décembre dernier, le Serbe en difficulté dans son retour au plus haut niveau décide d'innover et de s'attacher les services d'un « analyste stratégique » comme se décrit lui-même Craig O'Shannessy dans un article de L'Equipe en date du 13 juillet dernier²⁰. Joueur de tennis de niveau universitaire aux Etats-Unis, il décide à 22 ans de se réorienter après avoir atteint ses limites sur le plan tennistique. Place désormais au coaching et au management. « *Je n'avais jamais été très maths ou stats, mais quand je me suis investi dans le coaching, j'ai*

¹⁹ <https://www.basketsession.com/>

²⁰ <https://www.lequipe.fr/Tennis/Article/Le-joker-du-djoker/922163>

commencé à me passionner pour le recueil de données, qui, une fois regroupées, vous apportent une vision totalement différente du match que vous venez de suivre depuis le bord du court », explique-t-il. Analyste pour différents Grand Chelem aussi bien que pour l'ATP ou la fédération italienne de tennis, il a donc intégré le clan de l'ancien numéro un mondial. Petit à petit, le "Djoker" a remonté la pente cette saison jusqu'à son sacre à Wimbledon. Dire que l'Australien est à l'origine de ce retour au plus haut niveau serait mentir. Mais sans doute qu'il n'y est pas étranger. Le recours à Marian Vajda, son coach de toujours est certainement l'explication principale. Mais O'Shannessy a apporté sa pierre à l'édifice. Les tournois mettent déjà à dispositions quelques chiffres comme le nombre d'échange, la vitesse au service, la position du joueur au retour, les zones de frappe, le nombre de mètres parcourus dans un point. Tout ça en plus des classiques nombre de points remportés, de fautes directes, de coups gagnants, de pourcentage de premières balles ... « Pourtant on est encore à l'âge préhistorique dans ce domaine en tennis. Je vois dans les vestiaires des coaches qui se baladent sur Youtube, qui jettent un oeil à des bouts de match, ou qui parlent avec d'autres entraîneurs pour recueillir leur opinion sur tel ou tel joueur que le leur va affronter. Cent coaches, cent opinions. On est trop sur l'impression. Mon rôle est d'apporter des faits. J'aime décrire mon job en disant que je propose une feuille de route : "Tu pars d'ici et tu veux aller là ? Alors voici probablement, selon les informations recueillies, comment y parvenir". Personne ne veut avoir de surprise en débarquant sur le court. » Le journaliste le questionne alors sur le fait que les stats ne mentent jamais et ne peuvent trahir celui qui les utilise à bon escient. « Je dirais que les chiffres sont le langage du tennis. J'utilise ces données pour déterminer ce qui donne le plus de chances de gagner : où servir, sur quelle zone insister, comment monter (...). Je fournis un guide de départ mais il faut rester suffisamment attentif et instinctif pour s'adapter. Les stats ne doivent surtout pas amener les pros à tous jouer de la même façon. Plutôt leur permettre de déterminer des modèles à appliquer selon leur propre style de jeu. » Grâce à ses différentes études, l'ancien joueur universitaire s'est rendu compte que de nombreux joueurs et coaches font fausse route à l'entraînement : « A votre avis quel est le modèle de points le plus fréquent en tennis ? Coachs et joueurs répondent en général "Des échanges de quatre ou cinq frappes". Faux. Dans 30% des points disputés, on ne met la balle en jeu qu'une fois ! Ça veut dire que le service ne revient pas. Donc qu'on prend un ace ou qu'on rate son retour. Pourtant si vous vous promenez le long des courts d'entraînement, vous constaterez que le retour est un coup très rarement travaillé dans les séances. On se concentre sur la constance, alors qu'à peine un point sur dix dépasse les huit frappes ! » Une conclusion qui paraît simple et qui pourtant n'est que très peu appliquée. Chez les jeunes, les entraînements sont de même nature. Le retour est mis de côté. « On ne le travaille que très

rarement, peut-être une fois par mois", confie Cyprien, 15 ans. « En revanche des gammes ça on en fait, s'exclame Clarisse plus jeune d'un an. Pendant plus de la moitié de l'entraînement on fait des séries de 8-10 frappes sans fautes sinon le point ne compte pas. Ensuite on finit généralement l'entraînement avec des points libres et effectivement les longs rallyes sont rares. » En 2015, Craig O'Shannessy donne quelques clés à Dustin Brown avant d'affronter Rafael Nadal sur le gazon londonien. Et ça fonctionne bien puisque l'Allemand s'impose en 4 sets, créant une véritable surprise dès le deuxième tour. « Mon conseil principal concernant justement le retour de Dustin. Les stats disaient que Rafa, dans la diagonale des égalités, allait servir la plupart du temps au centre, sur le T, surtout en deuxième balle. Donc je lui avais proposé de se positionner plus proche du centre que d'habitude au retour : 'Abandonne la couverture de l'angle extérieur, tu prendras peut-être parfois quelques aces de ce côté, mais le reste du temps, penche-toi vers l'avant, rentre dans la balle et retourne long de ligne'. Parce que juste après son service, Nadal se replace légèrement sur sa droite pour éviter d'avoir à jouer en revers le coup suivant. Donc il fallait retourner autant de balles que possible droit devant, sur son coup droit, là où il n'était pas. » Des consignes simples mais auxquelles il faut penser. Et pour cela il faut se pencher sur les statistiques et étudier.

Des professionnels aux amateurs il n'y a qu'un pas et les statistiques sont également de plus en plus présentes sur les courts de tennis des petits villages. Les raquettes connectées commencent à sortir de plus en plus des sacs. Un vendeur d'un magasin lyonnais interrogé confirme que leur ventes augmentent après avoir eu du mal à décoller. Sans doute que le prix d'achat est assez rédhitoire. « Je m'en suis acheté une et j'en suis plutôt satisfait, s'exclame Jérôme. Ça me permet de savoir combien de coups droit je frappe, ma vitesse au service, le nombre de fautes que je fais, mon pourcentage de centrage de balle. C'est à mon avis pas super fiable mais ça donne une idée quand même. C'est agréable d'être un peu comme les pros et d'avoir nos données. » « Je ne suis pas certain que l'on progresse beaucoup avec ça si on ne les analyse pas derrière, assure Damien, prof de tennis. C'est marrant mais pour que ce soit vraiment efficace il faudrait s'en servir régulièrement en étant pointilleux. »

Le rugby n'échappe pas à la règle. Les statistiques sont un pilier sur lequel s'appuie le staff. Si leur apparition s'est faite plus tardivement, elles ont pris une place plus importante que dans le football. « Le rugby est un sport plutôt pratiqué par la classe moyenne, au sein de laquelle les statisticiens ont plus facilement une oreille attentive, liée au niveau d'études, etc..., raconte le journaliste sportif Simon Kuper. Dans le rugby, l'un des pionniers fut Clive Woodward, l'entraîneur de l'équipe d'Angleterre championne du monde de rugby en 2003, avec Johnny Wilkinson à la baguette. Son credo : pour gagner, il faut avoir la possession du ballon, ce qui, en football, n'est pas déterminant, mais en rugby ou basket, beaucoup plus.

Pour cela, il avait un schéma de jeu bien déterminé, et avait mis en place une préparation physique hors du commun pour y répondre : à l'époque, les joueurs anglais étaient les premiers à être bodybuildés, ils effectuaient des stages de préparation mentale en conditions militaires. »

Aujourd'hui, les statistiques n'ont jamais été aussi présentes et décisives dans le football. Leur impact est devenu considérable. Pour autant, le potentiel est encore assez impressionnant. *« Je pense que les gens sont prêts à consommer plus de datas, lâche Geoffrey Voltzenlogel. Les buts, les classement, ils les ont vu. Ce sont des éléments qui existent depuis 30 ans maintenant. Si on peut leur apporter une petite expertise en plus, une analyse en plus, une petite plus-value, bien sûr que ça va les intéresser. Mais il faut toujours le faire de manière intelligible parce que si tu commences à les abreuer de stats, ils ne vont rien comprendre. »* Julien Assunção confirme : *« C'est une évidence. La question c'est plutôt de savoir à quel quand cela va arriver et à quel rythme. Il y a de plus en plus d'assistant vidéo, de plus en plus de personnes dédiées à cela. Ça va prendre sa place au même titre que la diététique, la récupération ... Les clubs veulent toujours gagner et il n'y a aucune raison de se passer d'un outil qui peut te faire gagner. »* Tactique, préparation physique, remise en forme, recrutement de jeunes, de joueurs confirmés, analyse des forces en présence et de nombreux autres domaines. Les datas ont encore un bel avenir devant eux. Mais elles ne seront jamais aussi prépondérantes que dans les sports US, et un analyste ou un statisticien ne se substituera jamais à un entraîneur. *« On est loin d'en être là et je doute que cela puisse arriver, affirme Simon Kuper. William Bean, qui a contribué à faire de l'analyse statistique la norme dans le sport américain, est un grand amateur de football. A propos de ce sport, il dit que les statistiques ne seront jamais décisives, qu'elles n'ont que 5 ou 10% de résultats sur une équipe, ce qui n'est pas décisif. »*

Pour autant, certains n'en voient pas l'intérêt et leur trouvent des limites. C'est le cas de l'ancien barcelonais Xavi qui dresse une leçon de football et glisse un tacle aux données chiffrées pour So Foot²¹. *« Ça me fait rire tous ces GPS qu'on nous met sur le corps, lance l'Espagnol. Parce qu'au moment de récupérer les données, les statisticiens te disent : "Sur 100 passes, ce garçon en a réussi 80". Ah bon ? Et comment tu sais qu'elles étaient bonnes ? Pour eux, c'est valide à partir du moment où le joueur contrôle le ballon que je lui ai envoyé. Ça, c'est une bonne passe pour le GPS. Alors oui, le type a peut-être contrôlé, mais il a quatre adversaires sur le dos. Donc non, ça c'est une mauvaise passe. La bonne passe, elle était ailleurs, sur celui qui est libre de marquage. Ça les GPS ne le détectent pas. S'il suffit de se débarrasser n'importe comment du ballon en mettant l'autre en difficulté, je ne vois pas*

²¹ <https://www.sofoot.com/xavi-clearing-the-ball-is-an-intellectual-defeat-453815.html>

l'intérêt des statistiques. (...) La différence entre les grandes équipes et les équipes médiocres réside dans la qualité du réseau de passes. Le problème c'est que les statistiques ne remplaceront jamais les sensations. Elles te laissent croire que Modric a fait un mauvais match contre le PSG. Pardon ? Oui, il a perdu des ballons, mais il a gagné du terrain, il a soulagé ses coéquipiers et fait mal à l'entrejeu parisien. Son apport est incalculable... Si tu ne veux pas endosser la responsabilité de la perte du ballon (et donc avoir de meilleures stats), fais comme Modric ou Iniesta : garde la balle, gagne des mètres et regarde où se trouve le joueur démarqué. Il y a toujours quelqu'un de libre. Toujours. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il y a toujours la solution de revenir en arrière avec le gardien. » En une quinzaine de lignes, Xavi démontre toutes les limites des statistiques.

Si elles peuvent être un véritable atout pour les clubs ou les médias, les datas ne remplaceront jamais les sensations, les émotions. Les chiffres peuvent être étudiés dans tous les sens, ils ne pourront pas empêcher l'essence même du sport, plus particulièrement du football : l'incertitude du résultat. Au début du match les deux équipes sont à égalité et c'est celle qui a inscrit le plus de but ou de point qui l'emporte.

BIBLIOGRAPHIE :

A retrouver dans la version papier ainsi que les annexes.